



HAL
open science

Koltchak à la fin de la Grande Guerre

Marie-Noëlle Snider-Giovannone

► **To cite this version:**

Marie-Noëlle Snider-Giovannone. Koltchak à la fin de la Grande Guerre : Victime d'une double trahison. Librinova, 2019, 9791026244608. hal-02939630

HAL Id: hal-02939630

<https://hal.science/hal-02939630>

Submitted on 15 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

KOLTCHAK À LA FIN DE LA GRANDE GUERRE

Victime d'une double trahison

Marie-Noëlle Snider-Giovannone

Prologue

L'amiral Koltchak : une légende ou un mythe ? Peut-être convient-il de tenter l'analyse du personnage en le regardant comme un tableau de maître et en portant sur lui différents regards, selon l'angle de vue, voire la position politico-économique, militaire ou diplomatique, choisie par l'intéressé. Les observateurs et les critiques furent nombreux, mais beaucoup moins le sont ceux qui vécurent aux côtés de l'amiral et purent laisser un témoignage valide. En effet, le langage varie selon que le commentaire émane d'un politique ou d'un diplomate, d'un militaire, général ou simple soldat, ou bien d'une infirmière. Les deux premiers étant totalement tributaires de leurs gouvernements respectifs, il est permis de se fier aux écrits des trois autres qui n'avaient rien à gagner et tout à perdre dans cette lamentable situation conflictuelle. Mais la meilleure perspective qu'il convient d'adopter consiste à tenter de prendre un froid recul aussi bien par rapport à l'amiral que face aux interventionnistes qui jouèrent un rôle déterminant dans le parcours de Koltchak. Car qui sait aujourd'hui que les Alliés et associés ont envoyé des forces militaires en Russie en 1918 – les premières ont débarqué en août – et que la décision en a été prise à Paris le 29 novembre 1917 ? Quel était leur objectif ? Qui fut victime de cette intervention ?

Le petit-fils de l'amiral, éponyme de son grand-père, est décédé ce 9 mars 2019, laissant de nombreux livres et documents qui ont été vendus à l'Hôtel Drouot le 21 novembre de la même année. Le texte qui accompagnait cette vente aux enchères comportait cependant deux lourdes erreurs : « Le 18 novembre de la même année [1918], il [l'amiral Koltchak] renverse le pouvoir en place et se proclame commandant suprême de la Russie. Il reçoit alors les délégations étrangères et est reconnu à l'échelle internationale comme le chef légitime de l'État russe »¹. Koltchak n'a jamais renversé le pouvoir et ce dernier n'a jamais été reconnu à l'échelle internationale, pour son grand malheur et celui du peuple russe !

¹ <https://www.drouot.com/news/actuDetaillee/69666>

Koltchak, l'homme, le scientifique, le militaire, le marin

Alexandre Vassilievitch Koltchak est né à Saint-Pétersbourg le 4 novembre 1874 de notre calendrier julien. Son père, Vassili Ivanovitch Koltchak, est général d'artillerie navale, sa mère, Olga Ilinitchna Possokhova, appartient à une famille de petite noblesse cosaque de la région du Don.



Vassili Ivanovitch Koltchak (1837-1913),

D'abord élevé par des précepteurs, il entre ensuite au lycée classique mais, suivant l'exemple de son père, comme le font beaucoup de fils, il choisit la voie de la marine et devient élève de l'Académie navale de Saint-Pétersbourg, l'unique école d'officiers de la Marine russe, d'où il sort deuxième de sa promotion le 15 novembre 1894. Après quelques mois de classes faites comme aspirant au Septième Bataillon naval de Saint-Pétersbourg, Alexandre Vassilievitch Koltchak se rend brièvement en Grande-Bretagne, à son retour, il devient enseigne de vaisseau à bord du croiseur blindé *Riourik* ; puis sa hiérarchie l'envoie en Extrême-Orient : il reste quatre ans à Vladivostok, de 1895 à 1899.

Nommé lieutenant de vaisseau en 1896, le jeune officier entreprend de multiples croisières au cours desquelles il améliore ses connaissances en hydrographie, matière

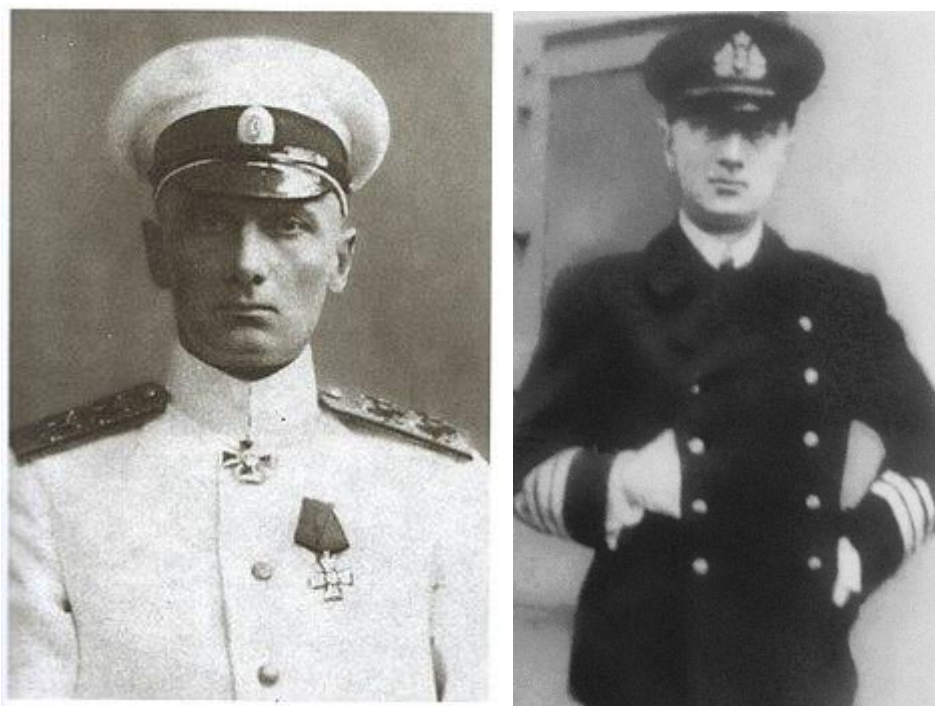
apprise à l'Académie navale, il poursuit alors ses recherches en océanographie et hydrologie, et finit même par écrire et publier en 1899 un article exposant ses découvertes. Rentré en Russie d'Europe, à Kronstadt, il accompagne en 1900, comme hydrologue, l'explorateur et géologue germano-balte Eduard Gustav von Toll, il conduit même une expédition de sauvetage pour tenter de le retrouver et de le ramener, lui et ses compagnons explorateurs. L'île Koltchak dans la mer de Kara, au nord de la péninsule de Chtourmanov, porte son nom en hommage à celui qui l'avait découverte.

En 1904, quoique convalescent, Koltchak veut participer à la guerre russo-japonaise qui venait de se déclencher. Cependant, par télégraphe, il prie son père de lui amener sa fiancée à Irkoutsk en Sibérie orientale, ils s'y marient. Le jour même il part pour Port Arthur où il se bat dans le cadre de cette guerre russo-japonaise qui dura un an et demi, du 8 février 1904 au 5 septembre 1905. Déjà il se distingue par sa compétence et sa bravoure, il est décoré de l'Ordre impérial de Sainte-Anne et reçoit un sabre d'or pour ses exploits militaires. Blessé, il est fait prisonnier de guerre et détenu au Japon, mais son état de santé préoccupant entraîne un rapatriement sanitaire par le Canada, avant la fin du conflit. Rentré à Saint-Pétersbourg, il assiste, affligé, à la fin de la révolution russe de 1905 marquée de son sanglant dimanche rouge. Durant sa convalescence, il rédige le récit de ses expéditions polaires et en dessine les cartes, ce que l'Académie des Sciences de Russie se chargera de publier.

En 1906, à trente-quatre ans, Koltchak est l'un des fondateurs du Cercle naval, un groupe de jeunes responsables du ministère de la Guerre et de l'Amirauté, qui veulent bâtir une marine russe moderne. Il est nommé responsable de l'organisation tactique dans le cadre de la nouvelle Amirauté impériale. De 1906 à 1909 puis de 1910 à 1912, il fait partie de l'état-major de la marine. Juste avant la Grande Guerre, Koltchak préside un comité qui recommande la construction de trente nouveaux sous-marins.

Dès le début du conflit mondial, Koltchak se révèle comme l'un des responsables les plus actifs de la flotte en mer Baltique. C'est souvent à lui qu'incombe la tâche, délicate et dangereuse, de protéger les côtes, il y est devenu le spécialiste de la pose des mines. En 1915, l'Ordre de Saint-Georges lui est décerné pour ses exploits. Le 5 janvier 1916, Koltchak est promu contre-amiral et nommé commandant de la division des mouilleurs de mines ; en juin 1916, à quarante-deux ans, il devient vice-amiral, le plus jeune de l'histoire de la marine impériale. Le commandement de la flotte de la mer Noire

lui est alors attribué. Le tsar Nicolas II lui confie la tâche de débarquer des troupes sur les côtes du Bosphore en les appuyant de sa flotte, il doit également liquider les sous-marins allemands et continuer de soutenir le général Ioudenitch qui lutte contre l'Empire ottoman. Le jeune vice-amiral réorganise et modifie alors les équipages de la flotte en mer Noire, qui porte de lourds préjugés à celle ottomane ainsi qu'aux U-Boot allemands.



Alors qu'elle était restée neutre pendant deux ans, la Roumanie du roi Ferdinand I^{er} rejoint l'Entente à la fin du mois d'août 1916, ce qui ne permet pas à Koltchak de débarquer les troupes russes sur les côtes du Bosphore. Ces troupes sont envoyées sur le front germano-russe qui s'effondrait. En octobre 1916, le cuirassé *Impératrice Maria* coule, victime d'une explosion dont on ne connaît l'origine ; Koltchak fait évacuer l'équipage. Il n'abandonne cependant pas sa tâche et fait bombarder les côtes ennemies et leurs points stratégiques par des raids d'hydravions et par ses navires.

Puis survient la révolution de février/mars 1917 – selon le calendrier julien : du 23 février au 3 mars ; selon le calendrier grégorien : du 8 au 16 mars --, *la seule de cette année-là*. Le peuple qui connaissait déjà la misère est affamé et souffre du froid d'un hiver particulièrement rigoureux. L'arrivée de la farine et du charbon à Petrograd a été

entravée par des transports défectueux ou par les grèves. D'ailleurs, tous les transports subissent de graves difficultés, même pour l'approvisionnement du front où l'armement est tout à fait insuffisant. Les grèves se multiplient dans les usines, c'est l'insurrection dont est témoin le journaliste français Ludovic Naudeau, envoyé spécial du *Temps*, qui écrit alors :

Devant les boulangeries insuffisamment approvisionnées, la populace exaspérée s'ameuta, mais ce que je me rappelle fort bien, c'est que des gens, parmi ces perturbateurs, se conduisirent, dès l'abord, avec une violence que la situation, nullement désespérée, n'expliquait pas, comme si leur mot d'ordre eût été de profiter d'un prétexte commode et qui s'offrait. Des magasins furent pillés ; des bandes d'hommes, brandissant des drapeaux rouges, apparurent sur la voie publique, manœuvrant partout de la même manière, observant partout la même tactique qui consistait à acclamer les *sotnias* de cosaques envoyées à leur rencontre. Ces cavaliers tout fiers de se réhabiliter, de perdre cette réputation de bourreaux du peuple qu'ils avaient toujours eue, répondaient en souriant : « Non, nous ne tirerons pas sur nos frères ». Et d'ailleurs, une semaine plus tard, ils allaient prouver la sincérité de leur conversion en se jetant sur les policiers et sur les gendarmes...²

Il s'agit là d'une situation qui ne concerne pas seulement Petrograd, mais aussi Moscou et les autres grandes villes de l'Empire. On craint une grève générale tandis que la société réclame une solution politique parlementaire, une constitution libérale que l'empereur n'accorde pas. Le tsar Nicolas II finit par abdiquer le 2-15 mars 1917 et propose à son frère, le grand-duc Michel Alexandrovitch de lui succéder, mais celui-ci refuse. Le premier gouvernement provisoire dirigé par le prince Lvov, aidé de son ministre Kerenski, assume la responsabilité du pays en effervescence. À Sébastopol, Koltchak est informé de la situation par Petrograd ; favorable à la révolution de février, il ne veut pas le maintien des privilèges et souhaite au contraire un régime parlementaire. Cependant le Soviet des ouvriers et des soldats est un gouvernement parallèle puissant qui, le 2 mars 1917 émet le célèbre *Prikaz* n° 1 enjoignant aux soldats et aux marins de se soumettre exclusivement à l'autorité du Soviet et de ses différents comités, ce qui entraîne mutineries et désobéissance des soldats à leurs supérieurs.

² SAINT PIERRE, Michel de, *Le drame des Romanov*, Edition du Club France Loisirs Paris avec l'autorisation des Editions Robert Laffont, Paris, 1969, p. 202

Le ministre de la Marine, Alexandre Goutchkov, propose en avril 1917 à Koltchak de commander la flotte de la Baltique, mais ce dernier refuse et reste au sud. Sur la mer Noire, les marins, d'abord peu touchés par l'esprit révolutionnaire, finissent toutefois par céder au *Prikaz* et refusent d'obéir aux ordres du vice-amiral qui, lui, ne se soucie que de son devoir de commandant et de gagner la guerre contre l'Allemagne aux côtés des Alliés. La situation ne cesse cependant de se dégrader et à la mi-mai, entre Odessa et Sébastopol, Koltchak remet sa démission au ministre Kerenski qui ne l'accepte pas. Mais l'action du Soviet d'Odessa ne lui permettant plus d'assumer son rôle de chef de la flotte de la mer Noire, le jeune vice-amiral envoie vers la fin août 1917 sa lettre de démission au chef du gouvernement provisoire et décide de rentrer à Petrograd.

Ses exceptionnelles qualités de chef qui l'avaient promu au grade de contre-amiral à l'âge de quarante-trois ans puis de vice-amiral, révèlent également sa redoutable compétence de commandant de flotte. Il se montre à la fois hardi sur le plan militaire et efficace comme administrateur. Au cours de ce voyage de retour, il rencontre dans le train l'amiral James Glennon, de la mission spéciale américaine Elihu Root³, arrivé à

³http://www.jstor.org/stable/23881928?seq=1#page_scan_tab_contents, consulté le 12.6.2014 et <http://bioguide.congress.gov/scripts/biodisplay.pl?index=r000430> : ROOT, Elihu, un sénateur de New York; né à Clinton, comté de Oneida, NY, le 15 février 1845; a fréquenté les écoles communes; diplômé du Hamilton College, Clinton, NY, en 1864; a enseigné à l'Académie de Rome (NY) en 1865; diplômé de la faculté de droit de l'Université de New York en 1867; admis au barreau la même année et a commencé à exercer à New York; Avocat des États-Unis pour le district sud de New York, 1883-1885; délégué à la convention constitutionnelle de l'État en 1894; nommé secrétaire de la guerre par le président William McKinley 1899-1904; nommé secrétaire d'État par le président Theodore Roosevelt, 1905-1909; élu républicain au Sénat des États-Unis et a siégé du 4 mars 1909 au 3 mars 1915; a refusé d'être candidat à la réélection; président de la commission des dépenses du département d'État (soixante et unième congrès), de la commission des expositions industrielles (soixante-deuxième congrès); a repris la pratique du droit à New York; auteur; président de la Fondation Carnegie pour la paix internationale 1910-1925; récompensé du prix Nobel de la paix pour 1912; président du tribunal d'arbitrage de La Haye entre la Grande-Bretagne, la France, l'Espagne et le Portugal, concernant les biens de l'église, en 1913; président de la convention constitutionnelle de l'État de New York en 1915; nommé par le président Woodrow Wilson ambassadeur extraordinaire à la tête d'une mission diplomatique spéciale des États-Unis en Russie en 1917; Commissaire plénipotentiaire à la Conférence sur la limitation des armements à Washington, 1921-1922; membre du Comité de juristes internationaux qui, à l'invitation du Conseil de la Société des Nations, a annoncé le projet de création d'une nouvelle Cour permanente de justice internationale en 1921; décédé à New York le 7 février 1937; inhumation au cimetière Hamilton College, Clinton, NY et https://fr.wikipedia.org/wiki/Elihu_Root : En juin 1917, à l'âge de 72 ans, il est envoyé en Russie par le président Wilson pour organiser la coopération américaine avec le nouveau gouvernement révolutionnaire. Le membre de la Fédération américaine du travail (AFL) James Duncan (en) (responsable syndical), le socialiste Charles Edward Russell (en), le général Hugh L. Scott (en), l'amiral James H. Glennon (en), le banquier new-yorkais Samuel Reading Bertron (en), John Raleigh Mott et Charles Crane sont membres de la mission Root. Ils voyagent depuis Vladivostok à travers la Sibérie, dans le train de l'ancien tsar Nicolas II de Russie. Elihu Root reste à Petrograd à peu près un mois, et n'est pas très impressionné par ce qu'il voit. Les Russes, dit-il, « sont sincèrement, chaleureusement, de braves gens mais désorientés, et choqués ». Il résume sa position face au gouvernement provisoire d'une manière très tranchée : « Pas de

Sébastopol le jour même de la démission de l'amiral. Ce ne pouvait être un hasard, comme le voudrait Guy de Rambaud. L'officier anglophone suggère à Koltchak de visiter les États-Unis pour partager avec ce nouvel allié ses expériences acquises durant la guerre des mines – Koltchak était un spécialiste en la matière – et au cours des débarquements de troupes⁴. Jean Bourdier écrit cependant que l'amiral dut « se mettre à la disposition du gouvernement provisoire de Kerenski qui, se méfiant de cet officier par trop intransigeant, le chargea, pour l'éloigner, d'une mission technique auprès du Secrétariat à la Marine des États-Unis »⁵. Y avait-il collusion entre le pouvoir de Kerenski et Washington ?

Accompagné de quatre officiers de la marine russe, Koltchak passe d'abord par la Grande-Bretagne où il rencontre les amiraux John Jellicoe et Reginald Hall, étudie les hydravions, avant de se rendre en Amérique du Nord. Koltchak était considéré en Angleterre comme une personne à prendre au sérieux, à la réputation bien établie, même à l'étranger. Non seulement le monde scientifique connaissait les compétences du chercheur en océanographie et hydrologie, mais le secteur militaire le considérait aussi comme un excellent marin. Comme ce fut dit précédemment, après avoir fait ses classes au Septième Bataillon naval de Saint-Petersbourg, le jeune aspirant s'était rendu jadis en Grande-Bretagne où l'industriel Amstrong lui avait proposé d'être ingénieur dans ses usines d'armement, lui offrant un très bon salaire. Mais il avait refusé car dans sa famille on était russe et il aimait la mer.⁶ Il aimait aussi la Russie, sa Russie. Comment ne pas associer armement et pouvoir politique ? Est-il raisonnable, voire sensé, de douter de l'information selon laquelle le ministère de la Défense britannique de l'époque n'aurait pas été mis au courant des compétences de ce brillant aspirant russe ? Sans doute avait-on retenu de lui son esprit patriotique et son attachement à la marine.

Aux États-Unis, Koltchak donne une série de conférences au *Naval War College* à Newport (Rhode Island), notamment sur l'invasion des Dardanelles ; mais cette

combat, pas de prêts », en référence au conflit en cours avec l'Allemagne pendant la Première Guerre mondiale.

⁴ DELANOË, Igor, « Le bassin de la mer Noire, un enjeu de la Grande Guerre en Méditerranée », *Cahiers de la Méditerranée*, 81 | 2010, 75-90, in <http://cdlm.revues.org/5478> , consulté le 12.6.2015

⁵ <http://euro-synergies.hautetfort.com/archive/2011/11/23/koltchack-le-heros-blanc-de-siberie.html> , consulté le 14.6.2014 et <http://biography.yourdictionary.com/aleksandr-vasilievich-kolchak> , consulté le 17.5.2015

⁶ Varneck, *The Testimony of Kolchak and Other Siberian Materials*, Stanford University Press, in http://fr.guyderambaud.wikia.com/wiki/Alexandre_Vassilievitch_Koltchak 11.6.2015

expédition ne faisait soi-disant pas partie des projets américains.⁷ La mer Noire et ses détroits jouèrent pourtant un rôle primordial dans la Grande Guerre -- et non seulement --, selon la position adoptée. Koltchak ne comprend pas que son approche des intérêts de la Russie quant aux détroits se retrouve aux antipodes de ceux des Alliés et associés, le Point II de Wilson en est la confirmation. L'amiral passe quelques mois aux États-Unis et, déçu, retourne en Russie, par le Pacifique.

Informé en route de la prise du pouvoir par les bolcheviks et de la défection militaire russe, il considère que l'armistice de Brest-Litovsk, signé le 5 décembre par les Puissances centrales et le pouvoir bolchevique, mais effectif le 15 décembre 1917, a valeur de trahison envers les Alliés. C'est pourquoi en arrivant à Tokyo, il se rend chez l'ambassadeur de Grande-Bretagne, sir Conyngham Greene, pour offrir ses services au Gouvernement britannique, il déclara ensuite :

Je considérais de mon devoir, puisque j'étais un des représentants du précédent gouvernement, de remplir mon engagement envers les Alliés, et je pensais que les obligations contractées par la Russie envers eux étaient les miennes, au même titre... Je jugeais donc indispensable de les remplir jusqu'au bout et désirais participer à la guerre, même si la Russie des bolcheviks signait la paix. [...]. Je connaissais bien la marine britannique et je savais qu'elle n'avait certes pas besoin de notre aide... Que pouvais-je espérer si je rejoignais cette marine ? J'avais commandé la flotte de la mer Noire ; j'étais prêt à accepter n'importe quelles conditions, mais les Anglais eux-mêmes, qui me connaissaient bien, auraient été dans une situation fautive. Si j'avais été jeune officier, ils auraient pu me mettre sur un escorteur quelconque ; mais, telle quelle, la situation était absurde. C'est pourquoi j'exprimais le désir d'aller dans l'armée de terre, même comme simple soldat.⁸

Ces quelques lignes dévoilent totalement Koltchak : infiniment honnête, il se révèle respectueux de la parole donnée ; conscient, vu son grade, de ne pouvoir obtenir une fonction quelconque au sein de la marine britannique dont il connaît le fonctionnement, prêt à s'humilier en acceptant un rôle inférieur mais lucide au point de comprendre que les Anglais ne l'auraient toléré. C'est pourquoi, afin de ne pas les mettre

⁷ http://fr.guyderambaud.wikia.com/wiki/Alexandre_Vassilievitch_Koltchak 11.6.2015

⁸ *The Testimony of Koltchak (Le témoignage de Koltchak)*. Ed. Varneck and Fischer. In FLEMING, Peter, *Le destin de l'amiral Koltchak*, Librairie Plon, 1967 pour la traduction française, pp. 39-40

dans l’embarras, il se propose pour assumer un rôle dans l’armée de terre. En résumé, par respect envers l’honneur de sa patrie et la dignité de ses Alliés, Koltchak s’ignore jusqu’à l’abnégation et fait preuve d’une extrême docilité. Les Alliés sauront s’en servir.

Le *Foreign Office* accepte donc officiellement l’offre de Koltchak le 29 décembre 1917 et l’ambassadeur de Grande-Bretagne à Tokyo lui communique qu’il serait informé très rapidement du poste où l’on pourrait au mieux l’utiliser. Mais parallèlement, le ministère de la Guerre a déjà pris une décision concernant ce jeune amiral. *Whitehall* fait savoir à l’ambassade de Tokyo de faciliter son transfert en Mésopotamie. Décision étrange et floue. À la même époque, Londres décide d’envoyer une mission militaire à Bagdad dans le Caucase, chargée de coopérer avec un petit groupe de Russes cantonné en Perse du Nord, qui refuse de reconnaître l’armistice de Brest-Litovsk. Il ne s’agit nullement de les soutenir, l’objectif se situant ailleurs car « il est hautement probable que Koltchak avait été désigné pour quelque rôle mal défini dans cette entreprise qui devait essentiellement empêcher les Turcs d’acquérir le contrôle des puits de pétrole de la région de Bakou⁹ et établir sur les rives de la Caspienne le point de départ d’une attaque contre l’Inde »¹⁰.

Le *Foreign Office*, ou peut-être le *War Office*, souhaite envoyer Koltchak en Mésopotamie aussi vite que possible. Le consulat britannique de Shanghai en fait donc parvenir le message à l’amiral qui part deux jours plus tard. « Le directeur des services militaires de renseignements (*Director of Military Intelligence*) qui, à ce moment-là, dirigeait les mouvements de Koltchak, avait omis, sans doute pour des raisons de

⁹ « À la fin du mois de juin 1918, Berlin envoie le général Kress von Kressenstein avec le titre de "Chef de la délégation impériale allemande dans le Caucase". Il doit maintenir la Géorgie sous contrôle allemand et prendre Bakou avant les Turcs, le pétrole de Bakou étant déclaré objectif militaire par les stratèges allemands. Afin de maintenir la Russie dans un état de neutralité, Berlin entend proposer aux Russes un marché : la souveraineté politique sur la ville de Bakou en échange de l’utilisation du pétrole par l’armée allemande. Pour autant, les premières troupes étrangères à rentrer dans Bakou ne sont ni allemandes, ni turques mais britanniques. Le 4 août 1918, un corps de 1 000 soldats remontant de Perse arrive dans la ville, répondant ainsi à l’appel à l’aide lancé par le gouvernement social révolutionnaire de la ville. Pour autant, et malgré les pressions de Berlin, l’Armée de l’Islam s’empare de Bakou le 16 septembre, rejetant à la mer les soldats britanniques. L’euphorie est de courte durée : la situation en Syrie tourne à l’avantage des Anglais et la Bulgarie s’effondre. Les Turcs sont contraints d’abandonner leurs positions dans le Caucase et de se retirer jusqu’à la ligne d’armistice de 1917. Les ambitions allemandes concernant Bakou se dissipent rapidement dans la mesure où même si la ville est évacuée par les Ottomans au cours du mois d’octobre 1918, l’armistice est signé quelques jours plus tard, le 11 novembre ». Igor Delanoë, « Le bassin de la mer Noire, un enjeu de la Grande Guerre en Méditerranée », Dossier : La Grande Guerre en Méditerranée, in *Cahiers de la Méditerranée*, n° 80, 2010, pp. 75-90 in <http://cdlm.revues.org/5478> , consulté le 31.3.2014

¹⁰ FLEMING, Peter, *Le destin de l’amiral Koltchak*, Librairie Plon, 1967 pour la traduction française, pp. 40-41

sécurité, de prévenir Hong-Kong du passage de ce volontaire exceptionnel ; quand le bateau y fait escale, l'Amiral se trouve soumis à la désagréable obligation de se faire pointer à la police, chaque fois qu'il va à terre »¹¹. Peut-être s'agit-il d'une manœuvre pour mieux contrôler ses allées et venues. Koltchak doit ensuite embarquer pour Singapour, mais avant même qu'il ne s'y rende, le *War Office* a changé d'avis car le 11 mars 1918 Koltchak reçoit ce câble du directeur des services militaires de renseignements : « Votre présence secrète en Mandchourie serait tout à fait opportune ».

Au sujet de cette éventuelle mission de l'amiral en Mésopotamie, Peter Fleming rappelle qu'« aucun document ne subsiste, nous l'avons vu, qui témoigne de ce que l'état-major britannique avait l'intention de faire de Koltchak en Mésopotamie. Les raisons de son rappel de Singapour en Mandchourie sont également peu claires »¹², il attribue l'idée de ce rappel au capitaine cosaque de vingt-huit ans, Grégoire Semenov que la version occidentale de la Grande Guerre ne mentionne jamais -- pourquoi ? -- mais auquel Joseph Kessel fait allusion dans son livre *Tous n'étaient pas des anges*. Reparti de Shanghai vers la fin mars 1918, il arrive environ un mois plus tard à l'ambassade russe de Pékin à la mi-avril afin d'y rencontrer le prince Koudachev.

Koltchak après la mer Noire

Il n'est pas permis de ne pas rappeler qui se trouve également en Extrême-Orient en avril 1918 : Masaryk. Il vient de passer presque un an en Russie. Ce Tchèque écrit :

De Vladivostok, je voulais aller par mer directement en Amérique, mais, en raison de divers obstacles, je dus prendre le chemin de fer de Mandchourie [*le Chemin de Fer de l'Est chinois*] et traverser toute la Corée jusqu'à Fusan d'où je m'embarquai pour le Japon. Parti le 1^{er} avril par Kharbine et Moukden, j'arrivai le 6 à Shimonosaki et le 8 à Tokio, où je me retrouvai en Europe, car je pus immédiatement entrer en rapports avec les ambassades européennes. L'Amérique avait pour représentant M. Roland Sletor Morris et l'Angleterre sir Conyngham Greene. M. Morris me demanda d'écrire un mémorandum pour le président Wilson sur l'état de la Russie et le bolchévisme (*sic*) et

¹¹ *Ibid.*, FLEMING, Peter, *Le destin de l'amiral Koltchak*, pp. 41-42

¹² *Ibid.*, FLEMING, Peter, *Le destin de l'amiral Koltchak*, p. 59

me posa à cette fin quelques questions ; j'y répondis par un bref exposé sur la nécessité d'une politique réfléchie des États européens en Russie.¹³

Dans son texte du 10 avril 1918, Masaryk transmet ses vues, c'est-à-dire le comportement politique que les Alliés doivent adopter pour résoudre le problème russe en faveur des bolcheviks, en adoptant un « plan commun sur les moyens de secourir la Russie »¹⁴ ; il ne précise cependant pas de quelle Russie il s'agit. Il conseille de s'efforcer de « supplanter les Allemands et les Autrichiens », un thème par lequel les Alliés sont obnubilés et qui semble utilisé de manière récurrente pour justifier chacune de leurs actions en Russie. Mais les écrits de Masaryk correspondent au compte rendu d'un observateur envoyé spécialement pendant un an en Russie pour s'assurer de ce qui était advenu de la Russie depuis les événements capitaux de 1917 et dans lesquels étaient impliqués les gouvernements de l'Entente et des États-Unis. C'étaient bien les Alliés et associés¹⁵ qui décidaient du sort de la Russie. Pas les Russes !

Se révèle alors opportun ici d'attirer l'attention du lecteur quant à l'enchaînement des événements essentiels de 1917, l'année cruciale de la Grande Guerre : *Février-mars, révolution populaire, la seule ; mi-mars, abdication du tsar ; 6 avril, déclaration de guerre à l'Allemagne par les États-Unis ; 15 avril, retour de Lénine en Russie ; 16 mai, arrivée de Masaryk à Petrograd et, le lendemain, celle de Trotski muni d'un passeport américain et d'une grosse quantité d'argent que lui avait remise Jakob Schiff ; juillet, Lénine s'enfuit en Finlande pour échapper à la vindicte des marins qui avaient appris qu'il avait reçu de l'argent de l'Allemagne ; 2 novembre, déclaration Balfour ; nuit du 25/26 octobre ou 6/7 novembre, coup d'État de Lénine et Trotski, **il n'y eut aucune révolution d'octobre**, la photo publiée dans de nombreux livres est extraite du film propagandiste qu'Eisenstein a tourné en 1927 avec des acteurs ; 17 novembre, Clemenceau de nouveau Président du Conseil ; 26 novembre, demande d'armistice de la part des bolcheviks ; 29 novembre, Alliés et associés décident à Paris d'intervenir en Russie ; 15 décembre, armistice de Brest-Litovsk ; mi-décembre, déclaration de guerre des États-Unis à l'Autriche-Hongrie. Il ne peut s'agir d'un enchaînement fortuit.*

¹³ MASARYK, T.G., *La résurrection d'un État*, Paris, Plon, 1930, p. 219

¹⁴ *Ibid.*, MASARYK, T.G., *La résurrection d'un État*, p. 221

¹⁵ Les Alliés sont l'Angleterre, la France et l'Italie ; les États-Unis leur sont associés.

Avec l'ambassadeur russe à Pékin, Koltchak s'entretient sur les activités de Semenov qui, à Mandchouli, avec l'aide d'un pseudo-mouvement entièrement russe composé de mercenaires japonais, de bandits chinois, de voleurs de bestiaux, de prisonniers serbes et d'aventuriers cosaques, avait réussi un coup de main désarmant la garnison pro-bolchevique et l'envoyant, dans un wagon à bestiaux, en territoire russe, ainsi que les membres du soviet local. À Kharbine (ou Harbin) se trouvait une importante communauté russe, présidée par le général Horvath, constituée d'hommes sortis de Russie lorsque cela était encore possible.

Semenov retenu un temps comme le représentant d'un mouvement national en Sibérie est progressivement lâché par la Grande-Bretagne. Même si Kennan considéra que l'aide française et britannique éveillait les soupçons soviétiques au sujet de la bonne foi des Alliés en général, il convient de ne pas oublier que ces derniers aidaient les bolcheviks déjà depuis des mois. « Cette situation absurde, dans laquelle le Japon et la France payaient Semenov pour se battre contre les bolcheviks, tandis que la Grande-Bretagne le payait pour ne pas les combattre, se régularisa presque entièrement lorsqu'en mai les espoirs britanniques d'un accord avec les Russes disparurent »¹⁶. Si Fleming entendait par 'Russes' les bolcheviks, il se trompait puisque le 16 avril 1918, le *Foreign Office* déclarait « qu'il était cordialement disposé à traiter avec les bolcheviks sur les bases offertes par Trotski et qu'il n'y a pas lieu de soulever actuellement des questions économiques telles que le paiement des emprunts, car le seul but est de battre les Allemands ». Si les 'Russes' étaient les anti-révolutionnaires, la situation se révélait alors beaucoup plus délicate. Le mythe de Semenov libérateur s'était également estompé.

La mission proposée en avril à Koltchak en Mandchourie n'est pas en rapport direct avec l'action de Semenov. Il lui est demandé d'être le "membre militaire" (c'est-à-dire le porte-parole de l'état-major général russe) au conseil d'administration du Chemin de Fer de l'Est chinois, qui avait été reconstitué. Le prince Koudachev lui fait cependant remarquer qu'il lui faudrait arriver à un compromis avec Semenov – ce qui prouve l'importance du personnage, qui ne cesse pourtant de fluctuer au gré des événements entre 1918 et 1922 – et prendre en main l'administration des fonds (étrangers) actuellement distribués au hasard à cause de l'anarchie qui règne. Avec Horvath,

¹⁶*Op. Cit.*, FLEMING, Peter, *Le destin de l'amiral Koltchak*, p. 69

directeur de la compagnie du Chemin de Fer de l'Est chinois depuis 1903, sont arrivés à Kharbine l'industriel Poutilov et des représentants de la Banque Russo-Asiatique¹⁷ qui détenait l'essentiel des actions de la compagnie. « D'après le *témoignage* de Koltchak, la conférence qui s'ensuivit s'occupa uniquement de la réorganisation du Chemin de Fer de l'Est et du retour à l'ordre dans la région du chemin de fer. D'autres sources attestent que ce ne fut pas tout »¹⁸. La nomination de Koltchak dans sa nouvelle fonction de commandant en chef des forces russes dans la région du Chemin de Fer de l'Est parut le 26 avril 1918. Poutilov et les représentants du gouvernement britannique font bien remarquer à Koltchak que ce rôle qui lui est confié vise les mêmes objectifs que lui, c'est-à-dire organiser un Centre politique pour la restauration russe. Pourtant, il apparaissait clairement que la rigueur et l'honnêteté de Koltchak étaient utilisées à des fins financières. Commençaient-on à piéger l'amiral ?

¹⁷ JEVAKHOFF, Alexandre, *Les Russes blancs*, Paris, Éditions Tallandier, 2011, pp.191-192 : « Malgré sa toute jeunesse (1910), la Banque russo-asiatique tient une place éminente au sein de la "haute banque" russe. Elle naît de la fusion de la Banque russo-chinoise et de la Banque du Nord, deux établissements dépendant la première de la Banque de Paris et des Pays-Bas, la seconde de la Société générale. Celle-ci tient les rênes de la nouvelle banque avec le soutien d'Alexéï Poutilov, ancien collaborateur du comte Witte, l'homme du grand bond économique russe à la fin du XIXe siècle et d'Ivan Stakheev. Stakheev est discret, à n'intéresser aucun historien, avec ce goût pour l'ombre cher aux architectes de leur propre puissance. En plus de la Russo-asiatique, Stakheev est actionnaire important d'une autre composante de la "haute banque russe", la Banque commerciale Volga-Kama, ainsi que de soixante-quinze sociétés industrielles et de sept compagnies de chemin de fer ; en plus l'homme est un des principaux exportateurs de blé. Bref, selon une estimation française, Stakheev contrôle environ le quart de l'industrie russe ! [...] Les bolcheviks ont tout nationalisé, ils ont supprimé le système capitaliste, que reste-t-il donc de la Banque russo-asiatique et de l'empire Stakheev, à quoi peut servir un directeur de banque à Odessa ? En fait, une grande force distingue les banquiers et les entrepreneurs russes de leurs compatriotes antibolcheviques. Quand les militaires, les dignitaires ou les intellectuels russes intéressent les Allemands et les Alliés par leurs contributions éventuelles à la renaissance d'une Russie sans bolcheviks, banquiers et entrepreneurs demeurent les propriétaires des actions et des actifs accaparés par les bolcheviks. À Berlin, à Londres, à Paris, l'avenir du pouvoir rouge est considéré au mieux comme incertain. [...] Il est donc urgent de ramasser du papier russe. Dès les premiers mois de 1918, une bataille intense, discrète oppose Allemands et Britanniques dans l'acquisition de banques russes. Très vite, les Allemands se portent acquéreurs de trois banques à Moscou et Petrograd. Pour contrer leur intention d'ajouter à cette liste la banque commerciale de Sibérie, les Britanniques utilisent le banquier et industriel Karl Iarochinskii. Le rôle central de Iarochinskii dans le réseau complexe des affaires russes le conduit à recevoir plusieurs offres britanniques et américaines : les Britanniques lui proposent de racheter ses titres avec une plus-value de 35 millions de livres. Devant son refus, on évoque la création de syndicats bancaires anglo-russe et russo-américain, avec des crédits de 56 millions de livres et 200 millions de dollars. Londres se déclare prêt alors à acheter "à n'importe quel prix" – l'amabilité est française. Un gros lot d'actions (67 000 actions) de la très importante Banque russe pour le commerce étranger est cédé par le président du conseil d'administration Leonid Davidov à Iarochinskii qui le revend presque aussitôt aux Britanniques avec une plus-value conséquente : acquise 1 250 roubles, l'action est vendue 1 600 avec paiement d'un acompte de 25% en livres sterling et une option de reprise dans les deux années suivant la fin de la guerre. Avec le même appétit, les Britanniques acquièrent des actions d'une autre banque commerciale et deux journaux russes influents avant la révolution, *La Gazette de la Bourse* et *Le Nouveau Temps* ».

¹⁸ *Op. Cit.*, FLEMING, Peter, *Le destin de l'amiral Koltchak*, p. 69

Koltchak en Mandchourie

Homme d'honneur sincère et honnête, il ne s'autorisait pas à mettre en doute la parole d'un allié, encore moins celle d'un officier. Personnellement incapable d'y manquer, il devait croire naïvement que les autres fonctionnaient avec les mêmes valeurs. Et ce fut son gros défaut. Autrement dit, Koltchak péchait par excès d'honnêteté et de confiance et cela le conduisit au bord de la rivière Outchakovka, entièrement gelée ce 7 février 1920. Nombreuses sont les personnes qui témoignèrent de l'honnêteté, de la gentillesse et de la sensibilité d'Alexandre Vassilievitch Koltchak.

L'amiral américain Newton A. Mc Cully qui connut l'amiral en avait fait ce portrait : il était de taille moyenne, avait le teint mat et un regard perçant à l'expression déterminée... des détails qui révélaient combien il était un homme de caractère. Il était simple, pratique, ouvert d'esprit, et habité d'un profond patriotisme pour la Russie. Mc Cully avait également remarqué l'affection que Koltchak portait aux officiers de son état-major ainsi qu'à son marin d'ordonnance, ce qui était peu courant chez un officier russe.¹⁹ Samuel Hoare, le chef de *l'Intelligence Service*, déclarait que Koltchak était ce qu'il avait trouvé de plus proche d'un gentleman anglais²⁰.

Selon Benoist-Méchin, il était d'un « tempérament sensible et généreux qui lutte comme un paladin "pour Dieu et pour le Tsar". [...] Mais son romantisme incurable lui masque la réalité et l'empêche de juger correctement les hommes. Pour finir, ce n'est pas son incapacité qui le perdra – comme on l'a prétendu à tort – mais sa trop grande bonté »²¹. Koltchak avait indubitablement l'âme d'un chef militaire et fut sans doute victime de sa grande droiture. La ruse, même pour une bonne cause, n'était pas à sa portée.

Et c'est ce Koltchak qui, à Pékin, avait trouvé ce télégramme portant la mention « Personnel et confidentiel » ; il provenait de l'ambassadeur russe à Washington.

¹⁹ <http://www.gwpda.org/naval/pers0002.htm>, consulté le 27.6.2015 : « The American Admiral Newton A. McCully described Kolchak as "medium size, very dark with piercing eyes and a determined expression... [which] gave every indication of the resolution for which he was noted. He was simple, practical, broad minded, and full of intense patriotism for Russia." McCully also noted Kolchak's "personal affection for the officers of his staff as well as for his sailor orderly, not usually credited to the Russian official character." »

²⁰ Sayers M. et Kahn A., *La grande conspiration contre la Russie, Hier et Aujourd'hui*, 1947, p.19, in http://fr.guyderambaud.wikia.com/wiki/Alexandre_Vassilievitch_Koltchak 11.6.2015

²¹ BENOIST-MÉCHIN, *Histoire de l'Armée allemande V*, Paris, Editions Albin Michel, p. 65

« Bakhmatiev câblait que l'on prévoyait pour bientôt la réunion, à titre d'expérience, d'un certain nombre de personnalités politiques russes se trouvant à l'étranger, pour examiner la possibilité d'organiser un Centre politique, qui prendrait les mesures d'urgence nécessaires à la restauration nationale de la Russie »²². S'agissait-il de l'objet du document secret envoyé à Cameron au *War Office* ? Probablement. L'ambassadeur jugeait la présence de Koltchak « absolument indispensable » et le pria de venir en Amérique « ne serait-ce que pour un moment, sans avertir personne »²³. Koltchak ne s'y rendit pas. C'est à Kharbine que son action était attendue pour ramener l'ordre dans le secteur afin de sécuriser le Chemin de Fer de l'Est dans l'intérêt des actionnaires. Voulait-on d'abord tester l'amiral au niveau local ?

En réalité, le plan des Alliés visait plus haut et plus loin que ces intérêts d'actionnaires dont la France faisait partie. Le 30 avril, le prince Koudachev, Horvath et Koltchak rendirent visite à l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Pékin, sir John Jordan, et lui proposèrent un plan ambitieux ciblant la libération, sans préciser de date, de Vladivostok à l'est et d'Irkoutsk à l'ouest du lac Baïkal par une force russe de 17 000 hommes, basée sur le Chemin de Fer de l'Est chinois. L'ambassadeur envoya un compte rendu à Londres. On n'en entendit plus parler par la suite. Ce plan ressemblait étrangement à l'occupation du Transsibérien par les Légionnaires tchéco-slovaques²⁴. Subrepticement, la force russe s'était mutée en force de l'Entente. Britanniques, Français, Russes s'entretenaient en différents points de la planète sans que, apparemment, chacun soit mis dans le secret des dieux.

La communauté russe de Kharbine où Koltchak arriva début mai et où Masaryk fut de passage avant lui, était censée être gouvernée par « un groupe venu de Sibérie sous la conduite d'un Juif d'Odessa nommé Derber. Il ne gouvernait personne, ne représentait personne, mais, de temps à autre, envoyait des télégrammes au président Wilson »²⁵. Quelle était donc la mission de ce personnage qui informait le président des États-Unis ? De quoi l'informait-il ? Toutes les puissances avaient leurs agents secrets, plus simplement leurs espions, afin d'être constamment mises au courant des détails de chaque situation dans chaque secteur de la vaste Russie. Le chaos régnait aussi au sein

²² *Op. Cit.*, FLEMING, Peter, *Le destin de l'amiral Koltchak*, p. 69

²³ Koltchak MSS (manuscrit de Koltchak) in *Op. Cit.*, FLEMING, Peter, *Le destin de l'amiral Koltchak*, p. 69

²⁴ Tchécoslovaquie s'écrivit en un seul mot à partir de sa constitution de 1920.

²⁵ *Op. Cit.*, FLEMING, Peter, *Le destin de l'amiral Koltchak*, p. 89

de ce regroupement de Russes réfugiés en Mandchourie pour fuir le bolchevisme. Les petites armées particulières que certains s'étaient créées, s'occupaient bien plus de règlements de compte privés, d'extorsions de fonds et de trafic d'opium que de l'avenir de la Russie. Les mauvaises relations que la troupe du colonel Orlov entretenait avec Semenov ne permettaient pas d'envisager une action commune pour combattre les bolcheviks en Transbaïkalie. La situation se révélait préoccupante pour Koltchak.

Semenov à un bout du Chemin de Fer de l'Est chinois et Kalmikov à l'autre bout dépendaient tous deux des Japonais qui les subventionnaient. Ce que désapprouvait Koltchak qui ne pouvait compter ni sur ces cosaques, ni sur les Japonais. Ceux-ci accueillirent mal la nouvelle de son arrivée à Kharbine. « Les vertus pour lesquelles les Anglais l'estimaient – son intégrité, ses qualités de chef – le rendaient automatiquement indésirable en Extrême-Orient ; il n'y avait pas de place pour un Russe qui imposait le respect général à ses compatriotes et qui était susceptible, si on lui donnait une chance, de rétablir quelque espèce d'ordre et de mener dans quelque direction précise le "*demi-monde*", ramolli et chicanier, dont les chefs paraissaient, aux Japonais, d'un maniement si facile et si profitable. Dès que Koltchak entra dans l'arène, ils lui jurèrent une guerre sans merci »²⁶. Les Japonais n'attendaient que la déchéance totale de la Russie afin de pouvoir mieux la dévorer. Le général Nakajima fournit cependant armes et matériel à l'amiral lui signifiant combien il était sceptique à l'égard de son entreprise et lui laissa entendre qu'il attendait quelque chose en échange, voire quelque concession. C'était le dernier argument à mentionner à Koltchak, il ne fallait pas toucher à sa chère Russie. Nakajima sut également manipuler Semenov²⁷ qui répondit donc de manière évasive à Koltchak venu lui demander son aide ; face à sa proposition d'argent, l'ataman lui précisa également qu'il obtenait tout ce qu'il voulait du Japon. Durant toute l'intervention, le fourbe et cruel Semenov – que Joseph Kessel rencontra à Vladivostok²⁸ – sut jouer le rôle d'outil utilisé aussi bien par les Japonais que par les Alliés et associés. Koltchak dut également l'interpeller. S'agissait-il d'un calcul de la part du CSI ?

²⁶ *Ibid.*, FLEMING, Peter, *Le destin de l'amiral Koltchak*, Librairie Plon, 1967 pour la traduction française, p. 96

²⁷ L'ataman Semenov joua un rôle important en Sibérie au cours de cette période, son nom n'apparaît cependant pas dans les dictionnaires des noms propres, ni dans les manuels scolaires, ni dans les textes de la Grande Guerre.

²⁸ KESSEL, Joseph, *Tous n'étaient pas des anges*, Paris, Éditions Plon, 1963

À Kharbine, l'indiscipline et l'intrigue rendaient la tâche de l'amiral très difficile, d'autant plus que les Japonais chapeautaient l'ensemble. Koltchak se rendit donc à Tokyo pour solliciter de l'aide mais n'obtint rien d'autre que l'invitation à séjourner au Japon et à ne pas retourner sur le continent. C'était une manière élégante de la part du gouvernement japonais de le retenir en attendant l'arrivée des troupes des Alliés et associés. Août 1918 vit débarquer à Vladivostok les premiers éléments américains de l'Intervention. Elle semblait pourtant être une affaire purement japonaise, vu l'importance du contingent nippon.

Quant à Koltchak, il était considéré comme *persona non grata* par le gouvernement de l'Empire du Soleil Levant. Ce fut encore une fois sous les auspices de la Grande-Bretagne qu'il quitta Tokyo ; le chef de la mission militaire britannique en Sibérie, le général Knox, n'avait-il pas écrit le 31 août, qu'il était « le Russe le plus capable de nous aider dans la réalisation de nos projets »²⁹ ! Quels projets ? La reconstitution d'un front oriental ? La protection des Tchéco-Slovaques ? Le soutien aux Armées blanches ?

Le général Knox disait estimer l'amiral parce qu'il possédait : « deux caractères inhabituels chez un Russe : son humeur est très vive, ce qui inspire à ses subordonnés une crainte salutaire, et il n'aime pas parler pour le seul plaisir de parler »³⁰. Il apprivoisa Koltchak pour mieux le conseiller, voire le manipuler. Après l'avoir convaincu qu'il pouvait jouer un rôle pour la Russie, il s'adressa aux Japonais, plutôt hostiles au personnage, et réussit à profiter « d'un moment favorable pour aborder la question, qu'il savait délicate, de l'emploi qui serait confié à Koltchak en Sibérie »³¹. Knox amadou également le général Nakajima à Vladivostok avant que l'amiral ne pût quitter Tokyo. À la mi-septembre, ce dernier put enfin revenir sur le sol russe après un an d'absence. Et durant cette période, il s'était constamment trouvé aux mains des Américains, des Britanniques, des financiers internationaux en Chine et des Japonais.

²⁹ *Op. Cit.*, FLEMING, Peter, *Le destin de l'amiral Koltchak*, p. 100

³⁰ *Ibid.*, FLEMING, Peter, *Le destin de l'amiral Koltchak*, p. 126

³¹ *Ibid.*, FLEMING, Peter, *Le destin de l'amiral Koltchak*, p. 126

Koltchak de nouveau en Russie

Comment se fit-il que le 21 septembre 1918, de Vladivostok pour aller à Omsk, Koltchak partagea un wagon particulier du Transsibérien avec Rudolf Gayda³² (prononcer Gaïda) ? Un voyage sûrement organisé par le général Knox, il ne peut en être autrement. Pourquoi Knox tenait-il à réunir ces deux hommes dans l'espace réduit d'un wagon ? Koltchak arriva à Omsk le 15 octobre 1918, quatre jours après la création du Directoire, imposée par les Tchèques et les Socialistes Révolutionnaires (SR) ; que venaient faire les Tchèques dans une affaire russo-russe ?

De son côté, le général Janin, après avoir vu Wilson à Washington puis l'empereur du Japon à Tokyo, arrivait tardivement en Sibérie. « Il avait reçu ses ordres à Paris, seulement quelques jours après que Knox avait reçu les siens à Londres. Janin était à l'armée française à peu près ce que Knox était à l'armée anglaise : l'autorité principale pour tout ce qui concernait la Russie »³³. Mais les deux généraux, hormis leur grade, avaient peu de points communs : Knox était un « officier compétent, d'un style incisif et tranchant, il avait depuis le début plaidé, non sans succès, en faveur de l'Intervention. Il avait une bonne connaissance de la langue russe »³⁴ ; le général Rouquerol écrivit que les Anglais « avaient mis l'amiral Koltchak au pouvoir, l'avaient soutenu »³⁵ et ce ne pouvait être que l'initiative de Knox, révélant indirectement l'aspect machiavélique de son action.

Les commentaires ne manquent pas sur Janin : le général français était replet, coquet, intelligent et ambitieux³⁶ mais avait peu d'envergure, il se laissa rapidement déborder par les événements³⁷ ; le général russe, Konstantin Sakharov de l'état-major de

³² *Ibid.*, FLEMING, Peter, *Le destin de l'amiral Koltchak*, p. 100. Le véritable nom de Gayda était Rudolf Geidl, il entra en guerre en tant que brancardier ; il devint général et joua un rôle plutôt négatif auprès de l'amiral : est-ce la raison pour laquelle il reçut, du roi Georges V, l'Ordre du Bain ?

³³ *Ibid.*, FLEMING, Peter, *Le destin de l'amiral Koltchak*, p. 125

³⁴ *Ibid.*, FLEMING, Peter, *Le destin de l'amiral Koltchak*, Librairie Plon, 1967 pour la traduction française, p. 127 (Le général de brigade Alfred Knox, chef de la mission militaire britannique, arriva à Vladivostok quelques jours après le général Graves. Il aurait été difficile de trouver, dans toutes les armées alliées, un officier qui en sût moins sur la Russie que Graves, et un qui en sût plus que Knox. Il avait été attaché militaire à Saint-Pétersbourg en 1910, et, à son retour en Russie en 1914, au même poste, il avait subi le sort des armées impériales, de la bataille de Tannenberg à la révolution bolchevique ».)

³⁵ ROUQUEROL, J., général, *L'aventure de l'amiral Koltchak*, Paris, Payot, 1929, p. 146

³⁶ *Op. Cit.*, FLEMING, Peter, *Le destin de l'amiral Koltchak*, p. 128

³⁷ *Op. Cit.*, BENOIST-MÉCHIN, Jacques, *Histoire de l'armée allemande V*, p. 63

Koltchak, le décrivait ainsi : « Janin était sournois et faible de caractère. Il donnait des instructions voilées et dès le début joua un double jeu. En apparence, il était très révérencieux envers l'amiral Koltchak, l'assurait de sa sympathie et de son dévouement, puis l'armée russe de sa compassion, de sa bonne volonté et de sa complaisance. Mais derrière notre dos, il approuvait tous les méfaits des Tchèques, et nous en arrivions même à croire, non sans raison, qu'il les incitait parfois contre nous »³⁸.

Le Directoire d'Omsk fit de Koltchak le ministre de la Guerre. Ce Directoire était né le 23 août à Tcheliabinsk, suite à de longs débats, et un mois plus tard, le 23 septembre 1918, à Oufa. Ce nouveau pouvoir unique, composé de cinq membres, siégea à Omsk et fut investi par la conférence d'Oufa « du pouvoir suprême sur le territoire entier de l'Etat russe »³⁹. Au nom de l'Entente, « les représentants étrangers en Sibérie (ceux d'Angleterre : Olsten et Knox ; de France : Pichon et Bourgeois ; et des Tchèques : Pavlou) approuvèrent la création de ce Directoire : les Tchèques d'ailleurs avaient exercé une forte pression sur la Conférence et menacé de quitter le front, si l'accord ne se faisait pas ». Ce gouvernement était donc une création russe voulue par des étrangers qui avaient prétendu ne pas commettre d'acte d'ingérence dans les affaires de la Russie. À peine constitué, ce Directoire nomma des ministres et fit donc de Koltchak celui de la Guerre. L'amiral ne se trouvait pas à Omsk par hasard, puisque Knox avait tout fait pour l'y envoyer.

À Omsk, le 18 novembre 1918, Koltchak dut assumer le rôle de « chef suprême »⁴⁰, désigné (Cf. Document en fin de texte) en son absence par les membres du Conseil ministériel convaincu qu'il valait mieux confier les rênes du gouvernement à un seul homme. Il ne fit aucun coup d'État, comme a voulu le faire croire le général Janin pour discréditer l'amiral. Koltchak se retrouvait donc à la tête non seulement de la Sibérie, mais de toute la Russie. Les premières protestations vinrent des Tchèques, les

³⁸ SAKHAROV, Konstantin W., général, *Die tschechischen Legionen in Sibirien*, Berlin, Hendriock Verlag, 1930, p. 47

³⁹ FILATIEFF, général, L'amiral Koltchak et les événements militaires de Sibérie (1918-1919), in *Revue d'Histoire de la Guerre Mondiale*, Rédacteur en chef : Pierre Renouvin, Paris, Alfred Costes Editeur, 10^e Année, N° 2, Avril 1932, p. 171, aussi pour la citation suivante,

⁴⁰ Selon Alexandre Koltchak, le petit-fils de l'amiral, « Le terme de 'Régent' est impropre. "Verkhovny Pravitel" se traduit plus exactement par "Administrateur suprême". Le terme 'Régent' implique une volonté de restauration, ce qui n'a jamais été le but de Koltchak qui estimait qu'il serait juste que "le peuple puisse se donner sans obstacles le genre de gouvernement qu'il désirera" ». Cf. « *Le sacrifice de l'amiral Koltchak* » in *La Nation française*, N° 233, 23 mars 1960, p. 13

serviteurs de l'Entente, alors qu'ils n'avaient rien à dire, c'était une affaire russo-russe. Pourquoi désapprouvèrent-ils cette nomination ? Le général Stepanoff remplaça Koltchak au ministère de la Guerre, à l'Intérieur se trouva un incompetent, mais aux Affaires étrangères : « M. Soukine fut particulièrement nuisible. On l'appelait "le gosse américain" ; il avait 28 ans et venait des Etats-Unis. C'est lui qui arriva à brouiller, en deux temps trois mouvements, Koltchak avec les Japonais, ne parvint pas à réduire l'hostilité des Tchèques, ni à obtenir la confiance de la France et des Etats-Unis. Si même il n'aboutit pas à une rupture avec l'Angleterre, c'est uniquement parce que le représentant anglais, le colonel Knox, faisait semblant de l'ignorer »⁴¹. Peut-on le croire ? La nomination de ces ministres incompetents n'apparaît-elle pas comme une mise en scène, œuvre des Alliés ? Est-ce dans la même démarche que les puissances étrangères s'abstinrent de reconnaître le gouvernement de Koltchak, ce qui correspondait à une condamnation anticipée. Pourtant, il est écrit que les Alliés et associés sont intervenus en Russie pour soutenir les Blancs contre les Rouges !

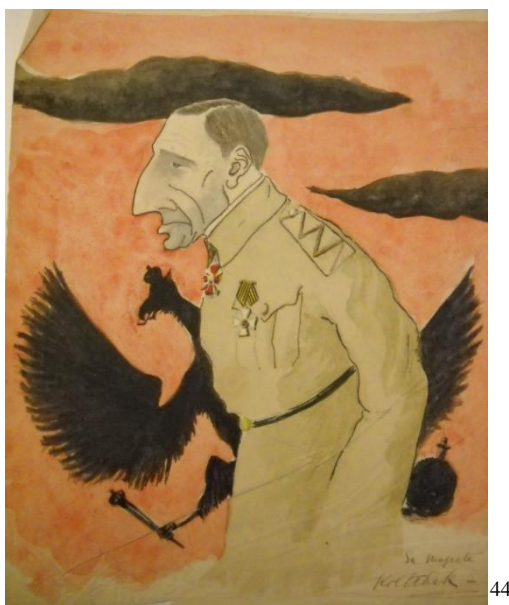
Afin de mieux comprendre le guêpier dans lequel Koltchak avait été fourré par Londres, Paris et Washington, lorsqu'il fut envoyé à Omsk, il convient de rappeler quelques éléments essentiels. Janin avait été désigné par le Conseil National Tchéco-slovaque (CNT) de Paris pour commander la Légion en Russie « en accord avec les directives générales du commandant en chef japonais », il dirigeait aussi la mission militaire française ; en outre, on lui avait vaguement donné juridiction sur les divers Polonais, Yougoslaves, Roumains et autres groupes de personnel allié qui, avec la fin du contrôle russe sur les camps de prisonniers, s'étaient formés en unités militaires, essentiellement pour leur propre protection – la protection contre qui ou quoi ? Janin n'aimait pas du tout Koltchak.

À Versailles, on s'était mis d'accord pour que le Commandement suprême de toute l'entreprise, c'est-à-dire de l'intervention, fût aux mains des Japonais. Non seulement ceux-ci n'aimaient pas Koltchak, mais de plus, ils ne voulaient pas dépasser Irkoutsk et pouvaient donc difficilement conduire des opérations sur le front de la Volga à plus de trois mille kilomètres. D'autre part, les Américains ne se considéraient pas comme étant sous commandement japonais et, comme eux, ils ne voulaient pas

⁴¹ *Op. Cit.*, FILATIEFF, général, p. 182

combattre. Ni Janin, ni Knox n'étaient chargés, d'un point de vue technique, de commander les contingents français et britannique, ils devaient donc inévitablement demander voix au chapitre concernant leur utilisation. Il est difficile de faire mieux pour organiser une situation chaotique.

Le gouvernement russe "Blanc", c'est-à-dire le Directoire créé sous la menace tchèque, avait son propre ministère de la Guerre et considérait qu'il avait la haute main sur toutes les affaires militaires en Sibérie.⁴² Quant aux Tchèques, ils prétendaient n'être soumis à aucune hiérarchie, ce qui était évident puisqu'ils obéissaient totalement et exclusivement aux directives de l'Entente et de Washington. France, Grande-Bretagne et Japon se concertaient, l'Amérique, associée et non alliée, préservait son autonomie. De plus, selon le témoignage du général J. Rouquerol, l'approvisionnement en armes, effets et matières premières de subsistance était très aléatoire et objet de malversations et dilapidations⁴³. Quant à Semenov, il était une roue libre, il n'obéissait à personne et faisait le jeu qui lui convenait le mieux. Le Transsibérien dont tout dépendait, avait été confié par les Alliés et associés à la garde des Légionnaires tchéco-slovaques. Le fiasco d'une telle organisation était-il réellement le seul résultat possible, comme l'écrivit le colonel Fleming ?



Archives de l'Institut Pasteur

⁴² *Op.Cit.*, FLEMING, Peter, *Le destin de l'amiral Koltchak*, p. 100, pour les suivantes p. 128

⁴³ *Op.Cit.*, ROUQUEROL, J., général, *L'aventure de l'amiral Koltchak*, Paris, Payot, 1929, p. 100

⁴⁴ Caricature de l'amiral Koltchak réalisée par le Dr. Jacques Genevray.

Cette caricature de Koltchak, œuvre du Dr. Genevray, médecin du Bataillon colonial sibérien (BCS), parti de Hanoi pour, en dit long sur les difficultés et les soucis qui accablaient l'amiral. Aux ordres du chef de bataillon Mallet, le Bataillon Colonial Sibérien est constitué, sur ordre du ministre de la Guerre, le 13 juillet 1918. Il se compose de deux compagnies du 16e Régiment d'Infanterie Coloniale basé à Tien-Tsin en Chine, de deux compagnies du 9e Régiment d'Infanterie Coloniale basé à Hanoi et d'une compagnie du 3e Zouaves basé au Tonkin. Noter que la bannière du BCS porte les dates 1914 – 1919 et non pas 1918 ; ce qui correspond en fait au décret du 23 octobre 1919 publié le lendemain au *J.O.* (p. 11790) et qui mettait un terme aux hostilités :

Loi relative à la date de la cessation des hostilités, du 23 octobre 1919

Le Sénat et la Chambre des Députés ont adopté

Le Président de la République promulgue la loi dont la teneur suit :

Article 1^{er} : Pour l'exécution des lois, décrets, règlements et contrats dont l'application a été subordonnée à l'état de guerre, sera considérée, [...], comme la date de la cessation des hostilités celle de la promulgation au *Journal officiel* de la présente loi.

Il en sera ainsi sans qu'il y ait à distinguer suivant qu'il ait été disposé "pour l'état de guerre", "le temps de guerre", "la durée de la guerre", "la durée des hostilités", "la durée de la campagne", "jusqu'à la paix" ou pour toutes autres expressions équivalentes.

Les délais qui devaient s'ouvrir à la cessation des hostilités partiront de même de la date ci-dessus, sans égard aux terminologies différentes. [...]



45

⁴⁵ <http://www.revuemethode.org/sf021725.html> et <https://lejourdavant.net/2017/12/16/rdvancestral-si-vous-avez-des-c-au-c/>

Les courriers diplomatiques relatifs à Koltchak

Tandis que durant l'été 1918, à l'extrême est de la Russie, les Britanniques se souciaient de manipuler et de convaincre Koltchak d'accepter le rôle de sauveur de la Russie, à l'ouest, les diplomates assumaient un autre jeu. Noulens, obnubilé par la haine des Allemands, maintenait son cap car « le seul but est de battre l'Allemand », comme l'écrivit le *Foreign Office* le 16 avril 1918. Ni l'un, ni l'autre ne précise cependant qu'en Russie, battre l'Allemand ne signifiait pas l'affronter dans les tranchées, cela voulait dire l'empêcher de s'emparer des immenses richesses de l'ex-Empire russe avant les Britanniques, les Français et les Américains. Ou bien également de l'empêcher de collaborer avec la république des Soviets, conscients que l'habileté technique des Allemands pouvait être « extrêmement précieuse pour aider au développement des vastes ressources de la Russie »⁴⁶. Mais Anglais et Français rivalisaient aussi dans ce domaine car selon l'ambassadeur français « il serait bon que le gouvernement anglais se mît d'accord avec nous, et il ne semble pas l'être »⁴⁷. La rivalité s'étendait au secteur militaire, entre Knox et Janin, censé être responsable de l'instruction des troupes russes. De leur côté, « les Américains, qui tenaient la région de Vladivostok, avaient en réalité une attitude bienveillante pour les agents bolcheviks »⁴⁸ ; les Tchèques et les Slovaques ne s'entendaient pas du tout avec les Russes anti-maximalistes. Ils avaient alors sûrement oublié leur panslavisme.

Dans le chaos de la Russie d'après Brest-Litovsk, Koltchak, envoyé pour assumer l'opposition au pouvoir bolchevique, savait-il ce qui se tramait en sous-main ? Savait-il par exemple que l'ambassadeur de France, Noulens, faisait parvenir au ministre des Affaires étrangères, Pichon, le courrier du 20 mai 1918 de Cermak⁴⁹ destiné au

⁴⁶ Colonel Malone aux Communes, in NAUDEAU, Ludovic, *En prison sous la terreur russe*, Paris, Librairie Hachette, 1920, p. 240

⁴⁷ Document d'archive, non publiable.

⁴⁸ *Op. Cit.*, ROUQUEROL, J., général, *L'aventure de l'amiral Koltchak*, Paris, Payot, 1929, p. 91

⁴⁹ <http://www.encyclopedia.chicagohistory.org/pages/371.html>: « Exploitant efficacement une base d'électeurs afro-américains en pleine expansion, Thompson a fait appel à l'identité raciale en plus du nationalisme ethnique allemand dans une série d'efforts électoraux tumultueux. Les démocrates ont répondu par des appels au pluralisme ethnique. En organisant des campagnes de polarisation raciale dans les années 1920, les démocrates Brennan ont contribué à l'évolution de la « blancheur » en tant qu'identité politique parmi les immigrants européens et leurs enfants. Anton Cermak, Tchèque né à l'étranger et démocrate du West Side, a recruté les personnes profondément opposées à la prohibition et d'autres, comme les Juifs, frappées de la même manière par le nativisme. Sous le slogan « liberté personnelle », Cermak assumait de puissantes fonctions de président du conseil des commissaires du comté de Cook en 1922 et de président de l'organisation du parti à la suite du décès de George Brennan en 1928. Son

Conseil national des Pays tchèques à Paris, 18 rue Bonaparte, et qui révélait les actions des Tchèques en accord avec des bolcheviks, et celles de Masaryk ?

Le 5 juin 1918, Noulens mentionnait à Pichon un télégramme envoyé au ministère de la Marine à Paris, « dans lequel le commandant Petit, d'accord avec les chefs des forces militaires et navales anglaises et américaines, insiste pour la reconnaissance officielle du pouvoir des Soviets »⁵⁰. Diplomates et militaires rivalisaient dans leurs compétences et leurs attributions. De même, l'amiral anglais Kemp considérait comme indispensable la reconnaissance du gouvernement des Soviets et reprochait à la France de ne pas le faire. Bref, à l'ouest, Noulens ne parlait que des Allemands, de l'intervention qui ne se faisait pas assez rapidement, des affaires financières et commerciales à réaliser, de propagande, tandis qu'à l'est les Anglais menaient Koltchak à la tête du gouvernement de Sibérie. Les diplomates ne semblaient pas toujours être mis dans le secret des dieux.

Le Directoire des cinq investi par la Conférence d'Oufa « du pouvoir suprême sur le territoire entier de l'Etat russe » jusqu'à la convocation de l'Assemblée générale Constituante de l'Empire⁵¹, avait, quant à lui, informé les ambassades russes dans le monde entier ainsi que les gouvernements étrangers de son existence. Alors que ce Directoire était convaincu de sa reconnaissance internationale, l'ambassadeur Paul Cambon à Londres envoyait un courrier au ministre Pichon pour lui communiquer la réponse de Balfour concernant la demande de reconnaissance formulée par le Directoire d'Oufa. Il avait soumis au ministre britannique des Affaires étrangères un projet de

équilibre entraîna la formation d'une vaste coalition démocratique, comprenant un groupe irlandais ». et https://fr.wikipedia.org/wiki/Anton_Cermak, consulté le 13.9.2015 : « Anton (Tony) Joseph Cermak, en tchèque Antonín Josef Čermák, (9 mai 1873 – 6 mars 1933 (à 59 ans)) est un homme politique américain, membre du Parti démocrate qui fut élu maire de Chicago en 1931. Il fut assassiné pendant son mandat, par Giuseppe Zangara en 1933 ». Dans un courrier du 20 mai 1918, Noulens écrivait à Pichon que Cermak, alors délégué du Conseil national tchèque, lui donnait de longues explications sur l'état d'esprit de ses concitoyens slaves qui avaient hâte de quitter la Russie pour aller combattre en France. Noulens lui représenta que « puisqu'ils épousaient la cause des Alliés, les Tchèques devaient accepter de remplir le rôle momentané que notre commandement jugerait le plus utile de leur assigner. M. Cermak en a convenu avec moi, mais il m'a dit que seule l'autorité du Conseil National siégeant à Paris pourra imposer nos directives aux troupes tchèques assez peu malléables sous le régime des soviets qu'elles ont emprunté aux Russes. Il fera d'ailleurs personnellement tout son possible pour persuader ses compatriotes du devoir qui peut leur incomber de combattre les Allemands à Arkhangelsk ou à Mourmansk ».

⁵⁰ Document d'archive, non publiable.

⁵¹ *Op. Cit.*, FILATIEFF, général, L'amiral Koltchak et les événements militaires de Sibérie (1918-1919), in *Revue d'Histoire de la Guerre Mondiale*, Rédacteur en chef : Pierre Renouvin, Paris, Alfred Costes Editeur, 10^e Année, N° 2, Avril 1932, p. 171

réponse du gouvernement français à la déclaration remise par M. Maklakoff, le dernier ambassadeur de la Russie non soviétique en France.

La Grande-Bretagne s'alignait sur la France pour déclarer qu'il conviendrait d'attendre l'établissement d'un gouvernement uni à Omsk :

Toutefois, dans les circonstances actuelles, tant qu'il n'est pas tout à fait clair qu'un accord en bonne et due forme a été atteint entre le soi-disant Gouvernement sibérien et le Directoire et que la composition du Gouvernement a été définitivement établie, ils sont avertis que toute déclaration de leur part pourrait être interprétée comme une tentative de soutien d'une partie contre une autre et qu'il serait donc préférable de remettre à plus tard toute déclaration jusqu'à ce que la situation s'éclaircisse quelque peu.⁵²

Ce Directoire, reconnu en Russie pour toute la Russie, décidé en présence des représentants des Alliés et même imposé par l'arrogance des Tchèques s'avérait donc mis en question. « La question de savoir si oui ou non, et si oui de quelle manière il fallait reconnaître le gouvernement d'Omsk, attirait de temps à autre l'attention des négociateurs de Paris, où les succès militaires du Chef suprême étaient, dans une certaine mesure, contrebalancés par l'atmosphère déplaisante de son administration politique. On résolut finalement de formuler un ensemble de conditions moyennant lesquelles les Alliés et les gouvernements se préparaient à "continuer leur aide" »⁵³. Ce qui pouvait s'assimiler à de la spéculation rhétorique. Il est évident que les Alliés et associés ne désiraient nullement reconnaître ce gouvernement démocratique d'Omsk. Aux archives du ministère des Affaires étrangères à Prague, dans un volume qui recueille les documents inhérents à la politique étrangère tchéco-slovaque entre 1918 et 1920 se trouve la retranscription d'un document du 23 novembre 1918 signé par Martel, haut commissaire en Russie méridionale, qui accorde aux Tchèques le droit de ne pas reconnaître le gouvernement de l'amiral Koltchak⁵⁴. Il s'agit d'une situation qui soulève plusieurs questions d'ordre juridique : les soldats de la Légion tchéco-slovaque en Russie avaient été déclarés intégrés à l'armée française, donc au nom de quoi ou de qui pouvaient-ils s'arroger le droit de reconnaître ou pas le gouvernement de Koltchak ? Il

⁵² Archives de La Courneuve, Dossier Ministère des Affaires étrangères 1918-1929, Russie d'Asie 19. Traduction du second paragraphe.

⁵³ *Op. Cit.*, FLEMING, Peter, *Le destin de l'amiral Koltchak*, p. 177

⁵⁴ Dokumenty Československé Zahraniční Politiky – Československo na pařížské mírové Konferenci (La Tchécoslovaquie lors de la Conférence de paix de Paris), p. 76

s'agissait là d'une démarche politique. Le 23 novembre 1918, tous les armistices étaient signés qui, théoriquement, mettaient fin aux combats de ce premier conflit mondial, rien ni personne n'empêchait ces légionnaires de rentrer chez eux à travers l'Ouest, c'eût été plus court. Pourquoi ne l'ont-ils pas fait ?

Il n'est pas permis de ne pas discerner la mauvaise foi manifestée par les Alliés et associés pour reconnaître ce gouvernement démocratique alors que la reconnaissance de celui de Lénine était recommandée par le gouvernement britannique. Londres exerçait une pression sur la France pour qu'elle le fît également, ce que Masaryk avait chaudement conseillé. Pourquoi Américains, Anglais et Français n'hésitaient-ils pas pour reconnaître le pouvoir de Lénine alors qu'ils tergiversaient envers celui de Koltchak ? Ne pas en déduire que les Alliés et associés semblaient vraiment décidés à consolider le pouvoir de Lénine correspondrait à une erreur de raisonnement. D'autant plus que les documents d'archives sont nombreux qui conduisent à ce dénouement.

Koltchak victime de trahison

Les Légionnaires tchéco-slovaques étaient censés soutenir le peuple russe dans sa lutte contre le bolchevisme. Ce qui signifie aider les Volontaires Blancs et leurs chefs – dont Koltchak était le premier – contre les Rouges de l'armée de Trotski devenu Commissaire du Peuple à la Guerre le 7 novembre 1917. Entre le putsch⁵⁵ de Lénine et le premier soulèvement des Tchèques à Penza le 18 mai 1918 contre les bolcheviks qui voulaient les désarmer⁵⁶, ces soldats slaves apparurent d'abord au peuple russe comme l'élément catalyseur de sa réaction contre les maximalistes ; de plus, les habitants des régions éloignées de Petrograd et de Moscou se révélaient majoritairement hostiles⁵⁷ à ce nouveau régime bolchevique qu'ils subissaient.

Avec la formation et l'action de l'Armée des Volontaires avait commencé en janvier 1918 la guerre civile en Russie : le peuple ne voulait pas de Lénine et de ses

⁵⁵ SOLJENITSYNE, Alexandre, *Deux siècles ensemble 1917-1972*, II, Paris Librairie Arthème Fayard, 2003, p. 80

⁵⁶ *Op. Cit.*, FILATIEFF, général, L'amiral Koltchak et les événements militaires de Sibérie (1918-1919), in *Revue d'Histoire de la Guerre Mondiale*, Rédacteur en chef : Pierre Renouvin, Paris, Alfred Costes Editeur, 10^e Année, N° 2, Avril 1932, p. 168

⁵⁷ PIPES, Richard, *Les trois pourquoi de la révolution russe*, Paris, Éditions de Fallois, 2013, p. 89

bolcheviks qui s'étaient imposés entre l'armistice et le traité de paix de Brest-Litovsk. Tous ces hommes qui combattaient pour ou contre les bolcheviks portaient les mêmes uniformes. À la mi-février, le soir d'une bataille, Kornilov avait donné l'ordre à tous les Volontaires de coudre une bande blanche sur leurs casquettes ou leurs *papakhas*, afin qu'on puisse facilement distinguer les blessés ou les morts, de leurs frères ennemis. Le nom de "Blancs" qui s'opposaient aux "Rouges", donné par ces derniers fut alors officiellement accepté. « Et lorsque plus tard d'autres armées antibolcheviques apparaîtront en Sibérie sous Koltchak, au nord et au nord-ouest sous Miller et Ioudenitch, tout comme l'Armée du Sud, elles se réclameront de cette appellation commune : les Armes Blanches ». ⁵⁸

Le soulèvement armé des Tchèques donna aussi à cette population l'impulsion à la création le long de la Volga, d'une série de petits détachements d'officiers de l'ancienne armée auxquels venaient se joindre des étudiants, des collégiens et, dans certaines régions, même des ouvriers comme ce fut le cas à Samara où ils trouvèrent et s'emparèrent des réserves de poudre et de matériel de guerre. Ces organismes débutèrent du reste bien modestement ; mais vers le mois d'août, ils comptaient déjà 8.000 volontaires et 22.000 mobilisés. Ces forces baptisées Armée Nationale qui était l'expression du peuple tandis que les bolcheviks étaient loin de représenter la majorité populaire russe ⁵⁹, contrairement à ce que dit le général américain Graves, selon lequel « quatre-vingt-dix-huit pour cent des gens de Sibérie sont des bolchevistes » ⁶⁰. Pour la dominer et lui imposer sa nouvelle conception de la société, Lénine appliquait son régime par la terreur. Soljenitsyne le mentionne clairement dans le premier tome de son ouvrage *Deux siècles ensemble*. Mais si le peuple était victime, tous les responsables et les Alliés, spectateurs, étaient bourreaux. Car « toutes ces persécutions, tortures, meurtres, se poursuivirent pendant près de deux ans *sans aucune protestation des puissances civilisées* » ⁶¹. Il est évident que le peuple s'insurgea contre Lénine et les bolcheviks.

⁵⁸ GREY, Marina, et BOURDIER, Jean, *Les armées blanches*, Paris, Éditions Stock, 1968, p.112

⁵⁹ *Op. Cit.*, PIPES, Richard, *Les trois pourquoi de la révolution russe*, p. 86

⁶⁰ Betty Miller UNTERBERGER, *America's Siberian Expedition, 1918-1920*, Duke University Press, Durham, N.C. 1956, p. 233, note 8, in LEIBOVITZ, Clement, *L'entente Chamberlain-Hitler*, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 80

⁶¹ *Ibid.*, LEIBOVITZ, Clement, *L'entente Chamberlain-Hitler*, Paris, L'Harmattan, 2011, p.81, en italique et en gras dans le livre.

Le 7 août 1918, cette Armée Nationale russe sous le commandement du général Romanovsky et du colonel Kappel, avec les Tchèques du colonel Svets, les Serbes de Blagotitch et les Français commandés par le capitaine français Joseph Bordes⁶², enleva aux bolcheviks la ville de Kazan et « s'empara de toute la réserve d'or russe représentant 657 millions de roubles, évacuée de Petrograd en son temps par Kerensky »⁶³. Si l'on en croit Nicolas-Pierre Bordes, ce trésor fut amené à Omsk sous la responsabilité du capitaine Bordes [son père] et de ses hommes, avec l'approbation des vainqueurs et du « général Gayda, nouvellement promu – il était jusqu'alors capitaine – qui commande à présent la Légion Tchèque »⁶⁴, le colonel Blagotitch ayant été tué, probablement par ses hommes qui ne voulaient plus combattre. Gayda avait été élevé à ce grade par le CNT. Depuis la révolution de février 1917, le chaos russe se mettait en place, un oxymore qui s'impose. L'attentat qui tua l'ambassadeur d'Allemagne à Moscou ne ciblait-il pas une reprise des hostilités entre Russes et Allemands ? À qui profitait le crime ? « Très peu de jours après l'assassinat de Mirbach, peut-être le lendemain, s'est présenté à la Mission un individu [...] Il se donne comme un des assassins de Mirbach. Il venait rendre compte à Gourdin, collaborateur de Bordes, et prendre des instructions »⁶⁵. Qui a fait tuer l'ambassadeur d'Allemagne ?

Rien n'est clair en Russie depuis 1917. Les réflexions des six Français qui avaient conduit le précieux train jusqu'à Omsk révèlent celles de la majorité des hommes de troupe étrangers arrivés sur le sol russe, dans le cadre de missions ou dans celui de l'intervention, et confirmées par les documents d'archives de La Courneuve : « ils se demandent ce qu'ils font là, quel va être leur avenir. Ils sont partis en civil de Moscou, ont revêtu un temps l'uniforme des russes blancs, puis des tchèques, enfin des serbes, lesquels ont disparu après la mort de leur chef »⁶⁶ ; Bordes s'interroge et aimerait savoir comment ce chef serbe a pu être touché dans le dos par l'adversaire alors qu'il

⁶² PASCAL, Pierre, *Mon Journal de Russie 1916-1918*, Lausanne, Éditions L'Age d'Homme, 1975, p. 304 : Le capitaine Pascal écrit que Bordes « [...], se trouvait à Kazan près d'un mois avant sa prise par les Tchèques. Il devait faciliter le passage chez les Tchèques des agents alliés qu'on lui adressait. C'est lui qui a indiqué aux Tchèques les 370 millions de roubles-or déposés à Kazan. Il se déplaçait souvent en avion ».

⁶³ *Op. Cit.*, FILATIEFF, général, L'amiral Koltchak et les événements militaires de Sibérie (1918-1919), in *Revue d'Histoire de la Guerre Mondiale*, Rédacteur en chef : Pierre Renouvin, Paris, Alfred Costes Editeur, 10^e Année, N° 2, Avril 1932, p. 169 et BORDES, Nicolas-Pierre Nîmes, Lacour Éditeur, MMV, p. 480 : sa version est un peu différente : « le trésor avait été expédié par les Soviétiques à Kazan, à l'époque de Brest-Litovsk, afin de le sauver des entreprises des blancs ! Ce but était à l'évidence manqué ! Lénine et Trotsky, lorsqu'ils apprirent la nouvelle, en furent malades de rage ».

⁶⁴ BORDES, Nicolas-Pierre, Nîmes, Lacour Éditeur, MMV, p. 484-485

⁶⁵ *Op. Cit.*, PASCAL, Pierre, *Mon Journal de Russie 1916-1918*, Lausanne, Éditions L'Age d'Homme, 1975, p. 304

⁶⁶ *Op. Cit.*, BORDES, Nicolas-Pierre, p. 485

courait vers l'avant : « Blagotitch a été assassiné par l'un de ses hommes, c'est un complot pour stopper l'offensive dont ils ont assez »⁶⁷. Ou peut-être en ont-ils reçu l'ordre, vu l'acharnement de Blagotitch à combattre les Rouges. Les Serbes, slaves eux aussi, se battaient avec les Tchèques et nombre d'entre eux appartenaient à la Légion tchéco-slovaque. Quiconque pouvait entrer dans cette Légion, comme le laisse entendre le lieutenant Pierre Pascal.

De plus, le 7 février 1918, un arrêté signé par Clemenceau et Beneš avait proclamé que « le corps tchécoslovaque en Russie fai[sai]t partie intégrante de l'Armée française ». Ainsi, tout avait déjà été décidé à Paris qui finançait, et Masaryk disposa, ce ne fut donc pas son initiative. Face au danger que courait le corps d'armée des Tchèques devant l'arrivée des bolcheviks et puis des Austro-Hongrois qui avaient conclu un traité de paix avec l'Ukraine, il édicta les mesures suivantes :

- 1° Les combattants tchèques, y compris tous les prisonniers de guerre se réclamant de cette nationalité, porteront désormais le nom de « Légionnaires ».
- 2° Toutes leurs forces devront être consacrées exclusivement au nouvel État ;
- 3° Ils observeront une stricte neutralité dans les combats qui opposent Russes blancs et Russes rouges.
- 4° Les Légionnaires resteront armés. Ils se procureront tout le matériel supplémentaire dont ils pourraient avoir besoin en faisant main basse sur les dépôts de l'ancienne armée tsariste.
- 5° Tous les cadres russes seront progressivement éliminés et remplacés par des Tchèques, pour donner aux Légions un caractère cohérent et homogène.
- 6° Les Tchèques s'efforceront de regagner le front français dans les plus brefs délais et par la voie la plus courte.
- 7° L'Armée tchèque fera désormais partie intégrante de l'Armée française. Toute attaque dont elle serait l'objet sera considérée comme une agression envers les Puissances alliées.

⁶⁷ *Ibid.*, BORDES, Nicolas-Pierre, p. 482

8° Pour bien marquer cet état de choses, les Légions dépendront directement d'une Commission franco-anglo-tchèque présidée par le général Janin. L'Angleterre y sera représentée par le général Knox, et les Tchèques par le général Štefánik.⁶⁸

Les points 3 et 6 ne furent cependant pas respectés. Ils s'immiscèrent dans les affaires russes avec le soutien des Alliés et ils ne regagnèrent pas (un très petit nombre seulement) le front français dans les plus brefs délais, ni par la voie la plus courte. La Légion tchéco-slovaque, devenue française appartenait aux Alliés, elle était « sous les ordres du Conseil de guerre de Versailles autant que l'armée française ou l'armée américaine »⁶⁹. Donc toute action réalisée par les Légionnaires s'effectuait sur l'ordre de ce Conseil de guerre. Elle ne pouvait être désarmée ni subir une agression puisque maintenant officiellement membre de l'Entente. Elle servait ses intérêts. Quels étaient leurs objectifs, à l'une comme à l'autre ? Cette réalité éloigne encore une fois ces combattants du schéma de l'Anabase de Xénophon⁷⁰, auquel les historiens tchèques voudraient les comparer, ainsi que des pauvres Tchèques et Slovaques qui luttèrent pour se libérer du joug des Habsbourg, et aussi de l'idée que « si la France a donné son accord, en 1917, à la création d'une armée tchécoslovaque au sein de l'armée française, c'est par pragmatisme : ces combattants renforceront le front allié »⁷¹. En Russie, ils furent chargés par l'Entente de surveiller le Transsibérien et ils en prirent même possession, « car il ne faut pas oublier que 20 000 wagons avaient été mis à la disposition des 50 000 Tchèques »⁷² ; ils y imposèrent violemment leur loi. Seul Semenov leur tenait tête. Le point 4 leur permit de faire main basse sur tout ce dont ils avaient besoin, ils ne se gênèrent pas puisqu'ils pillèrent sans vergogne la Russie. Et non seulement, car selon le général Sakharov, ils emportèrent une partie du fameux train d'or dont ils eurent la garde après avoir arrêté l'amiral Koltchak.

La publication de la traduction de l'ouvrage du général Sakharov, sans oublier celle du témoignage de l'infirmière Elsa Brändström, permet d'informer l'opinion publique sur ce qui s'est passé en Russie entre 1918 et 1920. Au cours de cette période,

⁶⁸ *Op. Cit.*, BENOIST-MÉCHIN, *Histoire de l'Armée allemande V*, pp. 52-53

⁶⁹ W.P. COATES et Zelda K. COATES, *Armed Intervention in Russia*, Victor Gollancz Ltd, Londres, 1935, p. 112, in *Op. Cit.*, LEIBOVITZ, Clement, p. 84

⁷⁰ *Op. Cit.*, BENOIST-MÉCHIN, *Histoire de l'Armée allemande V*, p. 54

⁷¹ SÉVILLIA, Jean, *Le dernier empereur Charles d'Autriche 1887-1922*, Paris, Perrin, 2009, p. 182

⁷² *Op. Cit.*, SAKHAROV, Konstantin, W. général, *Die tschechischen Legionen in Sibirien*, p. 80 ; et *Op. Cit.*, BENOIST-MÉCHIN, *Histoire de l'Armée allemande V*, p. 60.

les Tchèques, ces Légionnaires, se comportèrent exactement comme des mercenaires à la solde desquels le pouvoir qui les employait accordait l'autorisation de piller. Les recherches entreprises dans les archives du port de Trieste n'ont évidemment rien révélé sur l'objet de leur pillage, chargement rapporté par les trente-sept navires qui, en plusieurs voyages et en deux ans, ramenèrent au pays les 67 730 légionnaires – la future armée de l'État indépendant de Tchéco-Slovaquie – et leur immense butin, par Trieste, Marseille et Cuxhaven.

Dans ce contexte, les Tchèques faisaient la loi. Ils se battaient avec les Blancs contre les bolcheviks, « car les Tchèques devaient se borner à combattre les bolcheviques (*sic*) »⁷³.

Mais les Tchèques qui avaient d'abord donné l'impression de soutenir les Blancs contre les Rouges commencèrent à jouer double jeu : le général Gaïda s'évertuait à fourvoyer l'amiral par de mauvais conseils, il était soutenu en cela par les Anglais qui, sans doute pour le remercier, lui remirent, par l'intermédiaire du général Knox, le prestigieux Ordre du Bain⁷⁴. Cette Légion tchéco-slovaque créée pour devenir l'armée nationale de la future République tchéco-slovaque, une fois reconnue officiellement le 30 juin 1918 à Darney dans les Vosges par le président Poincaré et les représentants de l'Entente, ses légionnaires tchèques ne virent plus la nécessité de se battre.

Les Tchèques n'assuraient nullement la libération des Russes, bien au contraire. Tout ce scénario n'était qu'un subterfuge pour justifier l'abandon de la lutte de la part des Tchèques. Ils s'en allaient parce que leur république était créée, c'était acquis. Mais encore ? Il confirme l'implication négative du général Janin qui s'employa à faire du tort à l'amiral Koltchak. Il ne pouvait s'agir d'une mesquine jalousie humaine mais bien plus d'un comportement ciblé. N'a-t-il pas obéi aux ordres du C.S.I. ou de Versailles en laissant les Tchèques l'arrêter et le livrer ensuite aux bolcheviks ? Il savait pertinemment que Koltchak était ainsi mené à une condamnation certaine.

Victime des intrigues des Tchèques, la grande armée sibérienne, il y a peu de temps encore forte et puissante, fondit sous l'action des transfuges et disparut. Cela se produisit d'autant plus rapidement que rien ne fut tenté pour arrêter la pénétration des

⁷³ BRADLEY, J.F.N., "L'intervention française en Sibérie", in *REVUE HISTORIQUE*, publication trimestrielle des Presses universitaires de France, 89^e année – Octobre-Décembre 1965, p. 382

⁷⁴ Fondé en 1725, l'Ordre du Bain est le troisième ordre anglais, honorifique, après celui de la Jarretière et celui du Chardon. (N.d.R.)

Rouges faite par petites attaques. Sans le moindre combat, Perm et toutes ses usines furent abandonnées, faisant ainsi perdre aux Blancs d'immenses réserves de munitions et toute la flottille fluviale. Tout cela ne fut possible que parce que l'armée se trouvait sous le commandement de ce général Gayda. Même si l'armée Blanche réussit à se reprendre, à l'automne 1919, elle n'avait réussi à s'équiper qu'à moitié et les Tchèques ne lâchèrent rien des équipements qu'ils avaient volés. Les moyens manquaient, affaiblissant les combattants Blancs. Octobre et novembre connurent un succès alternatif dans les combats. Les bolcheviks ne manquaient aucune possibilité de progresser. Ils complétaient leurs rangs avec des troupes fraîches et ils furent bientôt supérieurs en nombre et en force. L'Armée Blanche se retira vers l'est tout en défendant cependant chaque pouce de terre. L'hiver sibérien s'était installé et le 15 novembre, les bolcheviks occupaient Omsk, le lieu qui jusque là avait servi de quartier général au gouvernement de Koltchak. L'évacuation se fit sous la protection de l'armée qui se retirait ; les malades, les blessés ainsi que les familles des officiers et des Volontaires furent envoyés vers l'est dans des trains.

Le général Konstantin Sakharov de l'état-major de Koltchak laissa ce témoignage :

« Comme une harde de bêtes effarouchées, n'étant plus capables de discernement, les Tchèques se précipitèrent vers l'est. La propagande de dénigrement pratiquée par leur Conseil national sous la protection de leur commandant Janin leur avait fait perdre tout sens de l'obéissance et de l'ordre, ils se précipitaient sur chaque train non tchèque et, tenant le personnel et les occupants sous la menace des armes, en détachaient la locomotive.

« Cela conduisit à une totale catastrophe au nœud ferroviaire de Taïga où la ligne provenant de Tomsk débouche sur l'axe principal et où la plus dangereuse des trois divisions tchèques, la deuxième, avait pris position.

« À partir de là, plus aucun train ne put poursuivre en direction de l'est. Comme un ruban sans fin, le transport des Tchèques, 50 000 hommes sur 20 000 wagons, se déroula dans cette direction, le passage de Taïga était totalement encombré et le désordre qui s'ensuivit s'aggrava de jour en jour. Depuis les convois sanitaires russes qui se trouvaient à l'ouest de Novo Nikolaïevsk parvenaient des appels à l'aide qui devenaient toujours plus pressants : que l'on libère la voie et

que l'on envoie des locomotives. Alors surgit surtout le danger de voir les blessés et les hommes invalides tomber aux mains des bolcheviks.

« L'hiver sibérien s'était imposé, vêtements chauds et provisions faisaient défaut. Un vent glacial sifflait et la neige fine comme de la poussière tombait et tournoyait, le froid progressait terriblement de jour en jour. À tous les points d'arrêt et dans les gares attendaient des dizaines de trains avec à bord des malades, des blessés et d'innombrables vieillards, femmes et enfants qui fuyaient. Il n'y avait cependant aucune possibilité de transporter ailleurs tous ces malheureux ou de les approvisionner en victuailles et en moyens de chauffage. Dieu, quelle tragédie ! Des centaines de milliers de Russes affamés, à demi nus, malades et livrés à la mort, parce que 50 000 Tchèques forts, reposés, voulaient transporter leur butin, volé, en lieu sûr !

« Le commandant du corps tchèque, Jan Syrový, était parti le premier à Krasnoïarsk, même le commandant en chef des Tchèques, le général de corps d'armée, Janin, se trouvait déjà à Irkoutsk. Toutes les dispositions que prit le ministre des Transports, très actif et circonspect, Oustrougov, restèrent sans succès, l'armée des Tchèques n'était plus maîtrisable. Aux injonctions de Koltchak, transmises par télégraphe, de mettre enfin un terme à la sauvagerie des Tchèques, Syrový et Janin répondirent qu'ils étaient impuissants face à la "force de la nature". Syrový se permit même alors de faire des remarques extrêmement déplacées sur le gouvernement réactionnaire et non démocratique des Russes.

« Koltchak, communiqua au général Ataman Semenov, l'ordre de n'épargner aucun moyen pour contraindre les Tchèques à libérer le passage sur la voie ferrée, même s'il le fallait, de faire sauter un tunnel sur le parcours qu'il devait lui-même emprunter. Malheureusement, Koltchak avait toujours confiance dans le commandant en chef français, Janin. Il se laissa convaincre par lui, et à tort, il décida de se séparer de son armée et partit en avant avec ses cinq trains dont l'un contenait la réserve d'or du gouvernement impérial russe. Ce fut une erreur impossible à réparer, qui coûta à l'amiral sa vie, et à la Russie son armée. Les Tchèques laissèrent d'abord passer les trains de l'amiral. Mais tout de suite

après Krasnoïarsk, seuls deux trains furent autorisés à avancer et après leur départ, un soulèvement fut arrangé.

« Lorsque les deux trains de l'amiral Koltchak s'approchèrent de la gare de Nijneoudinsk, ils furent soudain encerclés par des troupes tchèques armées de mitrailleuses. C'était le 18 décembre 1919. La petite escorte de l'amiral s'apprêta à se battre. Mais l'Administrateur suprême leur interdit d'entreprendre quoi que ce fût avant qu'il n'ait lui-même négocié avec les Tchèques et Janin. Tous les efforts entrepris par les officiers de l'état-major de l'amiral pour entrer en communication par télégraphe avec les hauts responsables des Alliés furent vains. Janin affirma ne pas en avoir le temps.

« Pas le temps de parler avec l'Administrateur suprême de l'Empire russe ! ».

« Janin s'empressa de quitter Irkoutsk pour aller vers l'est. En fait, à Irkoutsk, la "Centrale politique" pro-bolchevique s'était emparée de la ville après le soulèvement des Tchèques. Les régiments fidèles au gouvernement de l'amiral durent quitter la ville après deux jours de combat. Les Tchèques étaient tombés sur une division appelée à la rescousse en provenance de Tchita, sous le commandement du général Skipetrov, les Slaves les avaient désarmés et leur avaient volé la caisse du régiment.

« Janin finit par envoyer un télégramme à l'amiral Koltchak, dans lequel il tentait, de sa manière habituelle, visqueuse comme une anguille, de le convaincre de se soumettre à l'inévitable et de se fier à la protection des Tchèques. S'il ne le faisait pas, Janin ne pourrait assumer aucune responsabilité pour ce qu'il adviendrait alors. Il continua d'argumenter en mentionnant que la protection tchèque était garantie par les cinq Grandes Puissances. Comme preuve de cette garantie et sur l'ordre de Janin, furent hissés au-dessus des fenêtres du seul wagon que les Tchèques avaient laissé à l'amiral et à ceux qui l'accompagnaient, cinq drapeaux : le britannique, le japonais, l'américain, le tchèque et le français. L'escorte de l'amiral fut congédiée et remplacée par la garde des Tchèques. Elle n'avait d'ailleurs rien d'une garde d'honneur que l'on accorde à un chef, elle ressemblait plutôt à la surveillance d'un prisonnier.

« La nuit s'écoula dans l'inquiétude de ne pas savoir ce qu'il allait se passer. Le lendemain matin, à Irkoutsk, le wagon de l'amiral fut dirigé vers une voie morte. Les personnes qui accompagnaient l'amiral racontèrent qu'elles avaient alors senti s'approcher le pire – comme si l'inconcevable et l'horreur s'étaient glissés lentement mais inéluctablement. L'Administrateur suprême remarqua un train japonais non loin de la gare, il y envoya alors son aide de camp, le lieutenant-colonel Trubtschaninov, avec un billet ; les Tchèques ne laissèrent cependant pas passer le messenger qui fut obligé de faire demi-tour, bredouille. Les Japonais regardèrent se dérouler les événements ; ils n'avaient d'ailleurs aucune raison d'intervenir, parce qu'ils étaient totalement convaincus de l'exactitude des déclarations du général Janin, selon lesquelles l'amiral Koltchak se trouvait en sécurité sous la protection des Tchèques et qu'il était en route vers l'est.

« D'après les données de personnes qui accompagnaient Koltchak, les événements se déroulèrent de cette façon :

« À quatre heures de l'après-midi, un officier tchèque se rendit chez l'amiral et lui déclara que la décision avait été prise de le livrer au gouvernement révolutionnaire d'Irkoutsk.

« Mais pour quelle raison ? » demanda Koltchak en fixant le visage du Tchèque. Sous l'acuité de ce regard, le Tchèque, gêné, baissa les yeux.

« Les administrations révolutionnaires d'Irkoutsk ont posé comme condition pour le passage et la poursuite du voyage de tous les Tchèques, que vous leur soyez livré. J'ai reçu de notre général Syrový l'ordre de vous livrer.

« Comment cela peut-il être possible ! Le général Janin m'a pourtant garanti une entière sécurité... Et sinon, quelle signification devraient alors avoir ces drapeaux ? » dit l'amiral Koltchak en montrant les couleurs britanniques, japonaises, américaines, tchèques et françaises.

Le Tchèque se tut sans oser lever les yeux.

« Les Alliés m'ont donc trahi ! », ces mots s'échappèrent des lèvres de l'amiral comme un cri.

« Peu après apparurent dans le compartiment de l'amiral les représentants du nouveau gouvernement révolutionnaire, pro-bolchevique, accompagnés par leur Garde Rouge. Le Tchèque leur remit l'Administrateur suprême. Les Rouges emmenèrent Koltchak avec quelques-uns de ses aides de camp à la prison de la ville d'Irkoutsk. On y mena également son ministre Pepeliaev.

« Le comité révolutionnaire de la ville d'Irkoutsk réunit alors solennellement une commission pour examiner les "crimes" que l'amiral Koltchak et son Premier ministre Pepeliaev avaient perpétrés pour avoir combattu la démocratie et fait couler beaucoup de sang.

*Le jour même, Smirnov envoyait par télégraphe à Irkoutsk l'ordre de fusiller Koltchak ».*⁷⁵

L'exécution de l'amiral et de Pepeliaev eut lieu à l'aube du 7 février 1920 au bord du fleuve Angara près d'Irkoutsk.

Le 1^{er} janvier 1920, les hauts-commissaires alliés en Sibérie avaient pourtant envoyé à Janin l'ordre de veiller à la sécurité de l'amiral. Le 5, Janin avait adressé à son tour un message à Koltchak, lui enjoignant donc de se rendre à Irkoutsk dans un wagon du Transsibérien aux couleurs des Alliés, il savait très bien pourtant que la voie ferrée était aux mains des Tchèques. Gaston Maugras, haut-commissaire français en Sibérie par intérim, écrivit à Millerand, ministre des Affaires étrangères, cette lettre datée de Kharbine, le 24 janvier 1920 à 19 h 35 :

Je viens de recevoir du général Janin le télégramme suivant : « En ce qui concerne l'amiral, nous avons pu l'amener jusqu'à Irkoutsk sans qu'il fût massacré. En arrivant là, les Tchèques se trouvant en présence d'une importante concentration militaire, j'ai estimé que la mesure du possible était atteinte, et que je n'avais pas le droit de faire verser en son honneur le sang de quelques soldats tchèques, ce à quoi leur gouvernement ne m'avait pas autorisé. L'amiral a été remis aux commissaires du gouvernement provisoire comme il avait été fait pour le tsar que l'ambassadeur de France m'a personnellement interdit de défendre.⁷⁶

⁷⁵ *Op. Cit.*, SAKHAROV, Konstantin W., *Die tschechischen Legionen in Sibirien*, Berlin, Hendriock Verlag, 1930

⁷⁶ *Trésors et secrets du Quai d'Orsay*, Pierre-Jean Rémy, JC Lattès, 2001. Ce document y est reproduit sans le moindre commentaire qui permette aux profanes d'en saisir l'importance. In MESSADIÉ, Gerald,

Le scandale fut dénoncé par Maugras lui-même :

Je dois faire remarquer que la livraison de l'amiral aux socialistes-révolutionnaires, sans qu'il y ait eu résistance ni combat, ne paraît pas s'accorder avec la note remise le 1^{er} janvier par les hauts-commissaires alliés au général Janin, acceptée par conséquent par lui et tendant à accorder à l'amiral la protection des troupes alliées. Mes collègues m'en ont déjà fait la remarque. [...] Je ne doute pas que le général Janin n'ait eu des raisons impérieuses pour autoriser la remise de l'amiral Koltchak aux socialistes-révolutionnaires, mais je dois constater que nous subissons de ce fait une sérieuse perte de prestige non seulement vis-à-vis des Russes, mais vis-à-vis de nos alliés [...] Quant aux Tchèques, ils rejettent la décision relative à l'amiral sur le général Janin et assurent qu'ils n'ont agi que suivant ses ordres.

Que vaut le prestige d'une nation à côté de l'exécution d'un homme qui lui faisait confiance ? La douleur de la trahison fut assurément supérieure à celle de sa condamnation à mort.

Cette version du général Sakharov est confirmée par le livre⁷⁷ du lieutenant-colonel Peter Fleming, qui comporte, entre autres, la photo des généraux Knox et Gayda ainsi que celle de l'ataman Semenov dont le nom ne figure pas même dans le Grand Robert des noms propres, elle émerge depuis des oubliettes en paraissant sur google !

Qu'est-il advenu du train d'or que les Tchèques ont pris à l'amiral ? Le dernier article (russe) lu sur le sujet en décembre 2014 mentionnait des recherches dans le lac Baïkal, le plus profond du monde, qui n'avaient rien donné. D'après le général Konstantin Sakharov, les légionnaires tchèques se seraient servis en premier et ils auraient remis les wagons au pouvoir bolchevique d'Irkoutsk. Sous la tutelle du C.S.I. ? Le témoignage du général K. Sakharov en dit davantage...

4000 ans de mystifications historiques, Paris, Éditions l'Archipel, 2011, p. 290, pour la citation suivante p. 291

⁷⁷ *Op. Cit.*, FLEMING, Peter, *Le destin de l'amiral Koltchak*, pp.245-321

Conclusion

Ainsi, dans le dessein de la politique internationale de la Grande Guerre, l'amiral Koltchak émerge-t-il durant le second semestre 1917, après le coup d'État perpétré par Lénine et Trotski au cours de la nuit du 6 au 7 novembre, dans une dimension nouvelle : poussé et manœuvré par l'Angleterre et ses alliés, lui, le scientifique, le militaire, le marin, entre sur la scène politique russe, voire internationale.

Les événements révolutionnaires du début de l'année 1917 avaient littéralement bouleversé l'Empire de Nicolas II. Mais comme l'a écrit Soljenitsyne, dont le père avait combattu dans l'armée du tsar, et qui, lui-même, avait été un glorieux soldat de l'Armée Rouge :

La révolution de Février avait été une révolution russe : à l'emporte-pièce, erronée, fatale, elle n'avait pas eu l'intention de détruire tout ce qui précédait, de réduire à néant la Russie entière et son histoire. Sitôt après Octobre, la révolution s'est muée en révolution *internationale*, essentiellement destructrice, – elle se nourrissait en phagocytant, en annihilant tout ce qui, de l'Ancien Régime, se trouvait à portée : jeter à bas tout ce qui avait été construit ; réquisitionner tout ce qu'on avait fait pousser ; fusiller tout ce qui résistait. Les Rouges n'avaient qu'une idée : expérimenter le grand projet de société prévu pour être repris, étendu, réalisé à l'échelle mondiale. Le coup d'État d'Octobre, si aisé à ses impétueux débuts, s'est alors mué en une terrible guerre civile qui, trois années durant, a apporté à tous les habitants de Russie des malheurs aussi sanglants qu'innombrables.⁷⁸

C'est dans cette Russie malheureuse que Koltchak, brillant officier de la marine impériale russe et patriote convaincu, « homme [...] honnête et chevaleresque jusqu'à la limite du don-quistisme »⁷⁹ fut entraîné dans le maelstrom de la politique des puissances occidentales. Elles avaient compris que l'amiral pouvait jouer, pour elles, le rôle d'un Joker. Les Américains furent les premiers à le tester en l'invitant – par l'amiral James Glennon – aux États-Unis où il se rendit vers la fin de l'été 1917 et qu'il quitta par la côte du Pacifique. De là, il se rendit à Tokyo où il alla proposer ses services à l'ambassade de Grande-Bretagne afin de sauver l'honneur d'une Russie qui avait cessé de combattre. Dans la capitale nipponne, sous la houlette du général anglais Knox, les

⁷⁸ *Op. Cit.*, SOLJÉNITSYNE, Alexandre, *Deux siècles ensemble*, II, p. 133

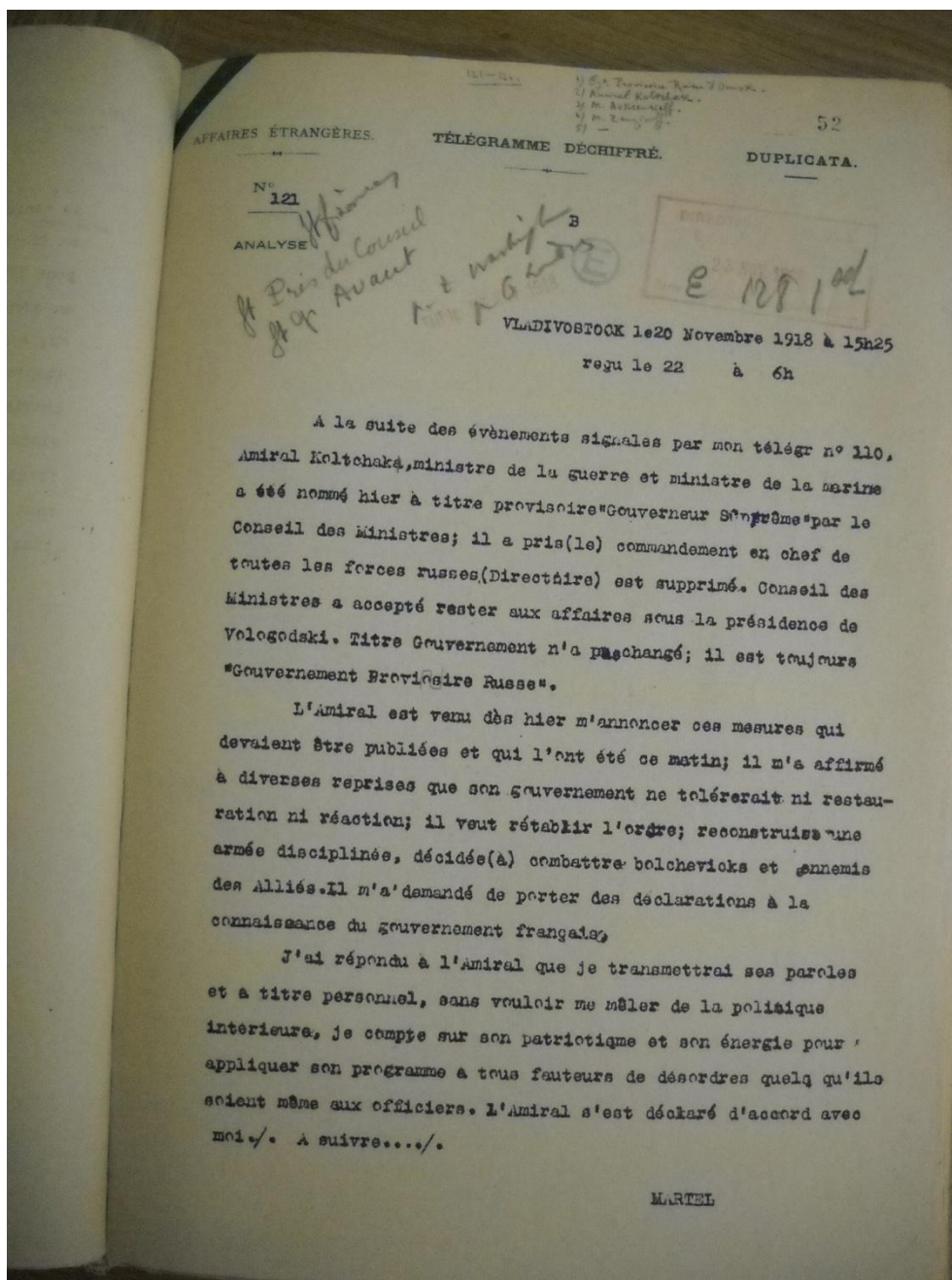
⁷⁹ *Op. Cit.*, FLEMING, Peter, *Le destin de l'amiral Koltchak*, p. 14

Britanniques le récupérèrent et l'utilisèrent. Londres eut d'abord l'intention de l'envoyer en Mésopotamie mais se ravisa et fit en sorte de le faire arriver à Kharbine en Mandchourie : il devait y défendre les intérêts du Chemin de Fer de l'Est chinois, propriété de la Banque Russo-Asiatique. L'hostilité des Japonais l'obligèrent à se rendre de nouveau à Tokyo et là, de nouveau, ce fut le général Knox qui résolut son problème et le convainquit de rentrer en Russie pour y prendre la tête d'une opposition aux bolcheviks. Knox s'arrangea pour le faire voyager avec Gayda, dans le même compartiment du train qui les amenait de Vladivostok à Omsk. La démarche n'était pas anodine car Gayda et les Tchèques déployèrent une activité de troubles, voire de perturbateurs, autour de Koltchak devenu chef des anti-maximalistes. L'amiral devait donc s'opposer aux bolcheviks tout en servant les intérêts des interventionnistes en Extrême-Orient et tenter de résoudre ses problèmes relationnels avec les Tchèques.

Mais, aveuglé par ses principes d'honneur, de droiture et d'honnêteté, ce patriote se fourvoya et se perdit dans les labyrinthes de la politique internationale du Comité Supérieur Interallié (C.S.I.) qui, de son côté aidait les bolcheviks en formant les officiers de l'Armée Rouge, en reconnaissant le gouvernement de Lénine alors qu'il faisait la sourde-oreille à la demande de reconnaissance de celui d'Omsk. Tous les pays interventionnistes, dont les représentants s'étaient réunis le 29 novembre 1917 à Paris, étaient intéressés par les immenses possibilités économiques de la Russie, alors le pays le plus riche de la planète. Mais comme Koltchak n'avait aucune intention de vendre quoi que ce fût de sa chère Russie, simplement celle de lui redonner un gouvernement, celui que le peuple choisirait, il devint *persona non grata*.

Le concept de l'Histoire ignore toute dimension de valeur morale de l'individu ; il en va de même en politique internationale, seuls priment les intérêts géopolitiques et économiques. Il ne fut donc tenu aucun compte de ce gouvernant officieux, essentiellement soucieux de rétablir un gouvernement parlementaire dans l'État et de le soumettre au choix de la population russe. Koltchak avait été utilisé comme une possible alternative de gestion gouvernementale, mais elle ne répondait pas à l'attente des interventionnistes et la machinerie de la guerre internationale fit en sorte de tout détruire.

Ce que nous savons de l'amiral Koltchak révèle qu'il fut en fait la seule personne authentique dont la participation à l'Histoire assume une portée morale. Il est un échec pour la positivité de l'Histoire. Il a en fait tout simplement été mené à l'échec.



Archives du Ministère de l'Europe et des Affaires étrangères - La Courneuve
1918-1929, Russie d'Asie, Volume 19